

**Pierre Béhel**

**Nous sommes  
des dieux**

***Nouvelles***

## **Nous sommes des dieux**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.fr>**

## **Nous sommes des dieux**

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

**Nous sommes des dieux**

## **Nous sommes des dieux**

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

**Nous sommes des dieux**

## **Nous sommes des dieux**

### **Je suis un dieu et je veux mourir**

#### **-1-**

Notre-Dame marquait les flots de la Seine par son ombre en interrompant la lumière lunaire. La Lune, elle, éclairait les cieux mieux que mille étoiles. La période était celle de sa majesté et aucun nuage ne venait la ternir.

« Un beau temps à loups garous... ou à cinglés de tous poils » sourit le docteur Edmond Vanneau en admirant Paris depuis le pont entre les deux îles.

Accoudé au parapet ouest, il pouvait voir à sa gauche l'île de la Cité, avec Notre-Dame, les bâtiments officiels d'aujourd'hui et d'hier. A sa droite, l'île Saint-Louis, avec ses vieux immeubles résidentiels et ses magasins pour touristes. Il avait quitté son poste assez tard ce soir et, comme souvent dans ce cas, il s'était offert une petite promenade pédestre jusqu'à la Seine en mangeant dans une taverne pour étudiants du Quartier Latin. Cela rajeunissait ce célibataire endurci.

Tout d'un coup, il entendit un frottement d'étoffe sur la pierre, pas très loin de lui, dans son dos. Il se retourna et vit un homme visiblement affligé, assis sur le

## Nous sommes des dieux

parapet Est, les pieds dans le vide au dessus du fleuve. Son pantalon avait frotté lors de son escalade.

L'homme, qui devait avoir une vingtaine d'années, semblait désespéré. « Encore une victime d'un chagrin d'amourette, un plan-cul d'étudiant ayant mal tourné » songea le médecin. Il s'approcha doucement de l'homme assis et, à une certaine distance encore, il le salua d'un « bonsoir » amical.

L'homme se retourna et répondit aimablement avec une voix lasse où traînait un accent étranger indéfinissable. « Bonsoir ».

« Vous devriez revenir de ce côté-ci du parapet, c'est dangereux de rester les pieds dans le vide. Il y a des vents traîtres qui peuvent vous pousser à l'eau... »

« Bah, la vie n'est que trahison... »

« Et ici, je peux vous assurer que c'est dangereux. »

« Dangereux ? » sourit soudain l'inconnu, pris d'un inattendu accès de bonne humeur, comme si le médecin avait raconté la dernière histoire drôle à la mode.

« Oui, je vous assure. »

« C'est bien. C'est même parfait. En plus, c'est très romantique, ici. »

« Je pense qu'il faudrait... »

« Je suis un dieu et je veux mourir » asséna l'inconnu, reprenant un air grave en fixant le médecin dans les yeux. Il s'apprêtait à sauter en s'appuyant sur ses

## Nous sommes des dieux

mains quand le médecin appliqua la procédure standard en le ceinturant et en se laissant tomber vers l'arrière, entraînant irrésistiblement l'inconnu avec lui, usant de toute la force de son poids. Les deux hommes roulèrent ensemble sur le trottoir. L'inconnu protestait de cette intervention inattendue.

« Mais lâchez-moi, imbécile. Laissez moi me donner la mort volontairement. Je suis un dieu. Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est. Laissez-moi me suicider. »

Le médecin se décida à immobiliser le désespéré au sol un peu sauvagement, face contre le pavage. Sans tenir compte des plaintes de celui qu'il venait de sauver, il ouvrit une petite boîte dans sa poche de veste et en retira une seringue pré-remplie. Avec deux doigts, il en retira le capuchon protecteur. Puis il enfonça l'aiguille dans le gras de l'épaule de sa victime avant d'appuyer sur le piston. L'inconnu perdit presque aussitôt connaissance.

« Il faudra que je songe à prendre une seringue de rechange » marmonna le médecin tout en se saisissant de son téléphone portable.

## Nous sommes des dieux

### -2-

Cornelius se réveilla la bouche pâteuse, comme un lendemain de cuite. Il était dans un lit avec des draps un peu rêches.

« Encore raté, je présume » soupira-t-il.

Il ouvrit les yeux et vit une sorte de notaire endimanché à la dernière mode assis sur une chaise en bois, à côté de son lit.

« Tiens, vous vous modernisez, du moins dans votre apparence... » l'apostropha Cornelius.

L'homme assis sourit et se contenta de lever les épaules en prononçant avec un léger accent snob : « oh, ce qui est bien quand on vit éternellement, c'est que l'on peut adopter les modes de chaque siècle. Ça permet de moins s'ennuyer. Vous le savez bien vous-mêmes. »

Cornelius s'assit dans son lit, constatant qu'il ne portait sur lui qu'une camisole et pas même de sous-vêtements. Avant de poursuivre sa conversation, il entreprit de regarder où il était.

La pièce était petite mais suffisante pour qu'y tiennent sans problème une table, une chaise, un lit et un petit coin toilette avec un WC. Tout était entouré de boudins de mousse, même le siège des toilettes. Et les murs comme la porte étaient molletonnés. Une petite fenêtre perçait le mur extérieur. Des barreaux le séparaient de la vitre, sans doute pour qu'il ne puisse pas

## Nous sommes des dieux

briser le verre et se servir des tessons pour s'ouvrir les veines. La distance entre la vitre et les barreaux révélait l'épaisseur impressionnante des murs, marque d'un bâtiment assez ancien. La porte comportait un œilleton.

Cornelius s'adressa à l'homme assis.

« Bon, j'ai raté mon coup et le type qui a voulu me sauver hier a réussi. Je me demande juste comment il a pu m'assommer aussi facilement. »

« Il ne vous a pas assommé mais vous a injecté un somnifère, ce que je ne considère pas comme un poison, surtout dans le but de vous sauver. »

« Vous interprétez toujours... »

« ...ce qui a été convenu avec justesse, rigueur et précision. Mais c'est mon métier qui veut ça. »

« Mais où va-t-on si le moindre péquin se promène avec une seringue de somnifères... »

« Pour être tout à fait exact, le docteur Edmond Vanneau n'est pas n'importe qui. C'est le chef du service de l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne qui vous accueille en ce moment même. »

Cornelius se leva et alla poser son visage contre les barreaux de la fenêtre afin de regarder dehors. La vitre était cependant de verre cathédrale et empêchait de voir dehors, se contenant de laisser passer une lumière blafarde.

« Impossible de voir dehors par ici » constata Cornelius.

« Je vous le confirme » nota l'homme assis.

## Nous sommes des dieux

Cornelius se dirigeait vers la porte quand l'homme assis l'invita d'un geste aimable à s'asseoir sur son lit tout en notifiant : « l'œilleton est protégé par un cache amovible. Vous ne pouvez pas voir dans le couloir non plus. »

« Il y a d'autres façons pour moi de sortir, vous le savez. »

« Certes, mais pas discrètement. »

« Ce qui serait... une bonne idée. »

« Nous sommes deux vieux amis à présent. Puis-je me permettre un conseil ? Laissez ce docteur s'occuper de vous. Il saura vous guérir de votre mélancolie. C'est un spécialiste. Et, pour tout vous dire, vous me fatiguez depuis deux siècles que vous ne pensez qu'à vous suicider tous les quatre matins, en vous arrangeant toujours pour rater votre coup... »

« A chaque fois que mon aimée meurt, en général. »

« Cessez donc d'aimer, ce sera plus sage dans votre situation. Les humains ne peuvent pas s'empêcher de mourir au plus tard lorsqu'ils atteignent le siècle. Vous ne vous souvenez pas ? »

« Laisser le médecin qui a compromis mes plans s'occuper de moi ? Seul, je présume, puisqu'il est psychiatre. »

« En effet. Le secret médical... »

« C'est peut-être bien une excellente idée. »

## **Nous sommes des dieux**

« Je suis heureux de ce revirement. Puis-je me permettre de vous laisser ? »

« Bien que j'apprécie de temps en temps votre compagnie, j'éprouve plus encore de plaisir avec votre départ... »

L'homme assis disparut soudain après un simple hochement de tête. Cornelius rangea alors la chaise près de la table et se rendit aux toilettes.

## Nous sommes des dieux

### -3-

Cornelius avait pu se vêtir à peu près convenablement pour un endroit comme celui-ci. L'hôpital lui avait en effet fourni une sorte de pyjama remplaçant avantageusement la camisole qui lui avait été passée alors qu'il était inanimée.

C'est ainsi vêtu qu'il fut introduit dans le bureau de docteur Edmond Vanneau.

« Bonjour, docteur » le salua-t-il.

« Bonjour cher monsieur. Mes équipes m'ont indiqué que l'on n'avait trouvé aucun papier sur vous et nous ignorons même votre nom. »

« Appelez-moi donc Cornelius. »

« Votre prénom, je présume ? »

« Je n'ai pas reçu de nom de famille à ma naissance, faute d'usage à ce propos, et nul n'a jamais songé à m'en donner un. Je n'ai, de même, jamais eu de documents d'identité, ce qui devient gênant à votre époque, je l'admets. »

« Voilà qui est étrange. »

« Ainsi, c'est vous qui m'avez sauvé, paraît-il ? »

« En effet mais ce n'est guère important, n'importe qui aurait fait de même à ma place. »

« Il m'a été suggéré de me laisser traiter par vous et, en apprenant que vous étiez responsable de ma survie, je me suis dit que c'était une bonne idée. »

## Nous sommes des dieux

« A la bonne heure. Mais je croyais que vous n'aviez parlé à personne depuis... »

« J'ai parlé à mon... appelons-le, si vous voulez bien, mon démon familier. »

« Votre démon familier ? »

« C'est cela. »

Le médecin s'empressa de prendre quelques notes. Le patient souriait mais il y avait une sorte de cruauté qui se dissimulait derrière l'apparente amabilité, comme un désir de vengeance.

« Vous voyez souvent votre démon familier ? » s'enquit le médecin.

« De temps en temps, en général après une tentative de suicide, ce qui peut arriver tous les trente ou quarante ans depuis un siècle ou deux. Je suis devenu un peu trop romantique avec l'âge et à chaque fois que ma compagne du moment meurt, le plus souvent de vieillesse, j'ai comme une soudaine mélancolie. »

« Vous semblez pourtant avoir... mettons... vingt ou vingt-cinq ans. »

« C'est en effet mon apparence. La première fois que j'ai rencontré mon démon familier, j'avais vingt et un ans. Je n'ai plus vieilli depuis. C'était il y a un peu moins de deux mille ans. Avec les changements de calendriers, j'ai toujours un peu de mal à me repérer mais l'empereur Hadrien régnait et j'habitais Lutèce. J'y reviens très souvent, comme vous pouvez le constater, même si la ville a beaucoup changé. »

## Nous sommes des dieux

« Je vois... »

« Non, vous ne voyez pas, sinon vous ne m'auriez pas sauvé. »

« Qui ne donnerait pas tout pour devenir immortel, surtout en étant toujours jeune ? »

« C'est ce que je croyais aussi. Mais on se lasse de la vie sans fin. Surtout quand la mort vous entoure, vous enlevant vos amis et vos amours. »

« Ne vous est-il pas venu à l'esprit que vous croyiez que vous êtes né citoyen romain et que vous êtes immortel en réaction à un chagrin, à un décès qui vous aurait traumatisé ? »

« Vous me croyez fou, n'est-ce pas ? J'admets que c'est raisonnable. Avez-vous une heure ou deux à me consacrer pour que je vous raconte le commencement de ma vie ? »

« Je n'ai pas d'autre rendez-vous. Je vous en prie. »

Le médecin soupira en vérifiant que son bloc note comportait encore de nombreuses pages.

## Nous sommes des dieux

### -4-

Cornelius commença son récit après avoir adopté une position confortable dans son fauteuil.

« Commencer une longue histoire est compliqué. Je vais aller à l'essentiel. La période de ma jeunesse était, selon vos critères actuels, assez troublée. Les vieux dieux n'avaient plus beaucoup de fidèles et les nouveaux se battaient entre eux pour savoir lequel l'emporterait. Isis, Jéhovah, une poignée de baals... Bref, l'idée générale qu'il existât une âme devant connaître un jugement avant d'atteindre un paradis ou un enfer était admise.

Il se trouve que j'habitais Lutèce, une petite bourgade bien moins importante, par exemple, que Lugdunum. Mais les affaires de mon père nécessitaient que je voyage parfois jusque dans cette grande ville.

Il y avait toujours quelques brigands en chemin, raison pour laquelle tous les voyageurs étaient armés et ne se déplaçaient qu'en groupes. Or, en ce temps là, un brigand redoutable avait été signalé, victorieux des plus fortes escortes. Bien entendu, il voulut nous arrêter.

Par un curieux hasard, je m'étais retrouvé rapidement à l'écart du combat, à moitié assommé. Les complices de notre assaillant furent rapidement massacrés mais tous les hommes de mon groupe furent assassinés de la main même du fameux brigand. Quand

## Nous sommes des dieux

il se dirigea vers moi alors que je reprenais doucement conscience, j'étais encore au sol et je décidais de lui trancher le pied d'un coup d'épée. De fait, son pied partit d'un côté et le reste de son corps de l'autre. Mais, en quelques secondes, son corps vieillit jusqu'à se réduire en poudre.

C'est alors que je connus mon démon familial. »

« Votre démon familial ? »

« Il apparut à côté de moi, fort civilement. Il m'expliqua simplement que je venais de tuer celui qui bénéficiait jusqu'alors de ses services. Etant un peu paresseux, il cherchait toujours un nouveau maître immédiatement à proximité. »

Le psychiatre songea soudain qu'il ferait fortune s'il se mettait à écrire un roman là-dessus. Il voulut en savoir plus et relança son patient.

« En quoi consistait le service de ce démon familial ? »

« C'est très simple et très traditionnel. J'avais droit à trois vœux. Il y avait cependant deux conditions de base : d'une part personne ne devait croire que je disposais de tels vœux et d'autre part une seule personne à la fois pouvait en bénéficier. A cela s'ajoutait une troisième condition : chaque vœu devait disposer d'une limite claire et réelle. »

« Trois vœux sous trois conditions. Mais que se passerait-il si quelqu'un croyait que vous disposiez de ces vœux ? »

## Nous sommes des dieux

« Ils cesseraient immédiatement d'opérer. De même, en cas de mort du sujet, les vœux cessaient d'opérer. Le brigand avait notamment choisi d'être un guerrier invincible mais il avait posé comme limite la même que celle d'Hercule : une blessure à la cheville devait le tuer. Mon démon devrait trouver une autre victime. »

« Le terme de victime est étrange, tout de même. Et je présume qu'il réclamait en échange votre âme ou quelque chose comme cela... »

« Même pas. Quand je m'en étonnais, il rit et se contenta d'expliquer que mon âme serait jugée selon sa noirceur. Et si cette noirceur était suffisante, il obtiendrait l'âme convoitée. Si je parle de victime, c'est que les vœux donnent de la puissance alors que l'homme disposant d'une telle puissance est tenté par l'obscurité. De ce fait, la victime perd son âme en obtenant de la puissance mais sans qu'il y ait à proprement parler un échange. »

« Intéressant » murmura le médecin.

« Quand je demandais la capacité de ranimer les morts, en songeant à mes compagnons, mon démon refusa car je n'aurais plus été le seul à bénéficier de mon vœu. Alors, je demandais la vie et la jeunesse éternelle, en posant comme limite le suicide. Par ce vœu, que je détaillais avec soin, j'obtenais de résister à toutes les agressions, à toutes les maladies, sauf si je cherchais moi-même à me tuer. »

## Nous sommes des dieux

« Vous êtes donc immortel mais vous cherchez à mourir, la seule manière étant de vous tuer vous-mêmes... »

« C'est cela. »

« Et, en vous sauvant, j'ai donc contrecarré vos plans. »

« Précisément. »

« Je cherchais deux autres vœux en me remémorant toutes les faiblesses de ceux prononcés en pareilles circonstances dans les mythes classiques, réfléchissant à voix haute. Midas m'évita ainsi de réclamer le don de pouvoir transformer ce que je touchais en or. A cette évocation, mon démon explosa de rire : Midas était l'un de ses anciens clients, tout comme Hercule d'ailleurs. Enfin, je choisis la capacité de transformer ce que je pouvais tenir en main en ce que je voulais. Mon troisième vœux fut de pouvoir me déplacer d'un endroit à un autre en disant à haute voix mon déplacement et sous la limite que je puisse voir ma destination. »

« Des vœux intéressants. Pourriez-vous aller sur Mars en regardant dans un télescope ? »

« Je l'ai fait il y a quelques années mais je suis vite revenu : il y fait très froid et il n'y a rien d'intéressant là-bas. Pour revenir, je fus obligé de passer par un astéroïde car je n'avais pas pensé à prendre un télescope avec moi. Depuis, j'évite les voyages dans l'espace. »

## **Nous sommes des dieux**

« Utilisez-vous vos dons au bénéfice d'autrui ? »

« Bien sûr, mais discrètement puisqu'il faut garder le secret. Cela désespère mon démon familial qui, depuis deux mille ans, n'arrive pas à capturer mon âme. »

« Votre imagination est fascinante mon cher Cornelius. Mais si vous me racontez tout cela, le secret n'est pas gardé... »

« Il faut encore que vous me croyiez. »

## Nous sommes des dieux

### -5-

Cornelius posa sur le bureau un lourd objet métallique enrobé dans un mouchoir.

« C'est la pomme de mon dernier repas mais attendez un instant. »

Ne laissant pas au médecin le temps de réagir, il se leva brusquement et regarda par la fenêtre. Il prononça distinctement : « au sommet du mur d'enceinte ».

Cornelius disparut.

Le psychiatre passa la main à l'endroit où aurait dû se trouver son patient. Il se trouva soudain comme à court de respiration. Il se força à s'asseoir bien au fond de son fauteuil et à respirer à fond.

En regardant partout dans la pièce à la recherche de son patient, il vit soudain le mouchoir contenant soi-disant la pomme.

Il l'ouvrit et y trouva une pomme d'or massif.

Sans avoir le temps de réfléchir, il fut alerté, dehors, par un remue-ménage. Des surveillants usaient de leurs sifflets. Des infirmiers couraient.

Cornelius était sagement assis au sommet du mur d'enceinte. En voyant le médecin le regarder, il lui fit un salut amical.

Puis il sauta, s'écrasant sur le revêtement bétonné de la cour.

## **Nous sommes des dieux**

En se retournant, voulant courir dans le couloir puis dans la cour pour aller s'occuper de Cornelius, il fut stoppé dans son geste par la présence d'une sorte de notaire endimanché à la dernière mode, assis dans le fauteuil utilisé par Cornelius.

« Mon cher docteur, puisque vous connaissez désormais les règles, nous allons gagner du temps. Après avoir perdu près de deux mille ans, j'apprécie cela à sa juste valeur, croyez-moi. Alors, dites-moi, cher et dévoué docteur, quels sont vos trois vœux ? »

**Nous sommes des dieux**

# Nous sommes des dieux

## Le temple

Tous les jours de semaine, il prenait le même train de banlieue du matin et un autre dans le sens inverse le soir, toujours aux mêmes horaires. Au fil des saisons, il faisait plus ou moins jour. Tantôt il était plongé dans un livre ou un magazine, tantôt il regardait par la fenêtre, les écouteurs bien enfoncés dans les oreilles afin de rester plongé dans une musique adaptée à son humeur du moment.

L'été permettait d'admirer, dans la clarté solaire, telle rivière, tel ensemble de maisonnettes ou bien tel immeuble, référence d'un célèbre architecte. L'hiver n'était pas moins agréable quand on était d'humeur à regarder osciller les lumières artificielles, phares de voitures, lampadaires, fenêtres éclairées, dans la demi-ombre de la nuit en train d'être vaincue ou, au contraire, enveloppant petit à petit le jour défunt.

Il connaissait bien le parcours, dans un sens et dans l'autre, à force d'aller et venir sur la même ligne depuis des années.

Un jour, il fut surpris de remarquer pour la première fois un étrange bâtiment. C'était le matin. Une sorte de clocher s'était placé devant le soleil. Une église, peut-être ? Le bâtiment semblait ancien et assez mal

## Nous sommes des dieux

entretenu, à la peinture écaillée, avec quelques trous dans l'enduis encore clair.

Le soir, il vit de nouveau le même bâtiment. Comment n'avait-il jamais pu le remarquer jusque là ?

Les jours suivants, fasciné par cette soudaine révélation, il veilla à bien observer où se situait l'endroit. Il se promit, le week-end venu, d'aller y jeter un œil. Une gare semblait ne pas en être très éloignée.

Sur son travail comme rentré chez lui, cette étrange bâtisse le troublait et l'excitait. Quand on lui faisait remarquer sa rêverie, il contestait son trouble. On prétendit bientôt que cet homme solitaire était soudain devenu amoureux. On jasa.

Le dimanche venu, il prit un train un peu plus tard qu'en semaine pour s'arrêter à la gare qu'il avait repérée. C'était une petite gare comme on en trouvait encore dans certaines petites villes de banlieue. Une fois sur le quai, il sortit par une porte percée dans le grillage. Le bâtiment de la gare semblait déserté depuis longtemps. Ses fenêtres étaient, pour la plupart, murées.

La rue où il se retrouva était étroite. De chaque côté, on ne pouvait voir que des pavillons de banlieue de styles s'échelonnant sur plus d'un siècle. Certains pouvaient être assez récents.

Se fiant à son instinct, il se dirigea vers l'endroit où se situait la bâtisse qu'il voulait découvrir. Il s'orienta

## Nous sommes des dieux

grâce au soleil et à la voie ferrée, parcourant les rues de cette cité presque déserte.

Habitué à la grande ville, il ressentait comme un malaise en parcourant ces rues bordées de pavillons aux volets, pour la plupart, encore clos. Il est vrai qu'il était de bonne heure pour un dimanche. Les travailleurs se reposaient. Il ne croisa que quelques bourgeoises ensommeillées, pestant et baillant, sortant leurs chiens respectifs. Ceux-ci semblaient s'amuser de forcer leurs maîtresses à se lever de bonne heure pour les regarder renifler tel mur ou tel poteau avant d'y marquer à leur tour leur territoire.

Enfin, il aperçut entre deux pavillons quelconques, le bâtiment qu'il cherchait. Sa masse s'imposait et se révélait particulièrement incongrue ici ou tout était petit. Les jardins des deux pavillons étaient séparés par une double bordure de hautes haies. Entre les deux haies se dessinait nettement un sentier gravillonné. Ce chemin semblait se diriger vers le bâtiment.

Alors, l'homme s'engagea sur le lit de petits cailloux blancs. Ses pas provoquaient un déluge de bruits. Mais les hautes haies lui cachaient tout, y compris son point de départ une fois un virage pris.

Enfin, en sortant de la nasse verte, il arriva sur un parvis couvert de gravillons comme le chemin. Face à lui, il découvrit la bâtisse qu'il cherchait.

## Nous sommes des dieux

Il s'agissait d'une sorte de vaste coupole partant du sol, montant en son centre jusqu'à une hauteur de deux étages environ. Sur le côté, il y avait cette étrange tour qui avait attiré son regard depuis les trains. D'ici, on ne pouvait plus l'assimiler à un clocher : il n'y avait ni fenêtre ni terrasse. Son sommet comportait une petite coupole, sans le moindre orifice.

Le bâtiment tout entier occupait la place d'un grand pavillon. Il était entièrement couvert d'un crépis blanc, même si, en maints endroits, on pouvait voir la pierre affleurer. L'entretien de l'endroit laissait à désirer.

L'homme entreprit de faire le tour de la bâtisse. Celle-ci était au centre d'une cour couverte de gravillons blancs et entièrement ceinte de hautes haies. On apercevait, au delà, des toits de pavillons de banlieue très ordinaires. Il eut du mal à retrouver son point de départ, un simple trou dans des haies.

Face à l'endroit de son arrivée, il y avait une irrégularité dans la coupole. Une excroissance cubique comportait une porte. On aurait presque cru une porte de pavillon tant elle était ordinaire. Mais, le plus surprenant, était l'absence totale de fenêtre ou d'autre orifice que cette petite porte.

La curiosité exacerbée, l'homme se dirigea vers la porte. Il chercha une sonnette, une indication quelconque pour savoir où il était, ce qu'était ce bâtiment. Mais il n'y avait rien.

## Nous sommes des dieux

Soudain, la porte s'ouvrit. Une jeune femme, un peu plus petite que lui, lui souriait.

« Bonjour » dit-elle.

« Je... Bonjour, madame. Je suis désolé de vous avoir dérangé... »

« Je vous attendais. Vous avez mis du temps à venir jusqu'à la porte. »

« Vous... ? »

« Entrez. »

Elle s'écarta, lui tenant la porte et l'invitant d'un geste ample à pénétrer dans le lieu. Il obéit. Elle referma la porte derrière lui, presque sans bruit.

La coupole semblait totalement vide. Mais l'endroit n'était pas plongé dans l'obscurité. Une sorte de lumière diffuse la baignait sans que le visiteur puisse en déterminer l'origine.

« Je passe tous les jours en train près d'ici et, cette semaine, j'ai remarqué pour la première fois ce bâtiment. C'est pourquoi je suis venu voir ce que... »

« Je sais tout cela. Ne vous fatiguez pas. »

Son sourire était devenu espiègle. Il la rajeunissait. L'homme se demanda soudain quel âge elle pouvait bien avoir. Son visage conservait quelque chose d'adolescent voire d'enfantin. La maigreur de son corps, juste recouvert d'une sorte de tunique blanche où perçait

## Nous sommes des dieux

sous le tissu de petits seins, contrastait avec ses joues rebondies. Sa peau semblait blafarde et contrastait avec la noirceur de ses longs cheveux bouclés couvrant ses épaules. Mais l'étrange lumière baignant l'endroit pouvait donner ce curieux effet.

Il baissa les yeux et aperçut les petits pieds nus terminant des jambes maigres. La tunique les couvrait jusqu'aux genoux.

Il y eut un silence entre eux mais seul l'homme semblait gêné. Enfin, elle se décida à parler.

« Je suis lasse de Le servir et Il m'a permis de vous appeler. C'est pour cela que vous avez vu la tour. C'est un signal qui attise la curiosité de ceux qui sont destinés à le voir. »

« Durant des années, je suis passé... »

« Durant des années, vous n'étiez pas encore destiné à être appelé. Cela aurait pu être un autre. Mais, étant une femme, je ne pouvais appeler qu'un homme. Vous même, quand le moment sera venu, vous appellerez une femme. C'est ainsi. C'est toujours ainsi. Alors, elle apercevra la tour de sa voiture ou bien d'un avion. Peut-être d'un vaisseau spatial, après tout. Le temple sera situé, pour elle, là où il conviendra : au milieu d'une pelouse, d'une montagne, dans des champs de blé... Cela n'a pas d'importance. »

« Mais il est au milieu d'une banlieue pavillonnaire, d'une cour couverte de gravillons... »

## Nous sommes des dieux

« Pour moi, il était à flanc de colline, au milieu des vignes rendant ma province célèbre. Mon prédécesseur m'a dit que, pour lui, le temple avait surgi entre les dunes du désert. Cela n'a pas d'importance. »

Elle le prit par la main et l'entraîna vers l'endroit où il y avait la tour. Il n'osa pas poser de question. Était-elle folle ?

Pour autant qu'il pu le déterminer, la tour s'emmanchait sur la coupole pratiquement sans suture. Elle semblait pleine mais provoquait une sorte d'irrégularité dans le flanc de la coupole, apportant des murs droits définissant une sorte de niche.

Sur une sorte de grille posée sur un montant en briques, un assemblage qu'on aurait pu prendre pour un barbecue, la femme prit deux pains. Elle en donna un au visiteur.

« Mangez », dit-elle, sans animosité.

Donnant l'exemple, elle rompit le grand pain rond à la croûte craquante et à la mie blanche. Elle en arracha de grands morceaux qu'elle dévorait avec la joie d'un enfant attaquant un gâteau au chocolat. Il l'imita, trouvant le pain délicieux, sans pouvoir définir clairement de quelle céréale il était fait.

« Merci » dit-il.

« Ce n'est pas moi qu'il faut remercier mais Lui. Tous les jours, en fait à chaque fois que j'ai faim, je

## Nous sommes des dieux

trouve un tel pain ici. Sur le côté, vous trouverez des latrines et de l'autre un matelas posé à même sur le sol. »

« C'est bien aimable mais je vais vous laisser. Au revoir, mademoiselle. »

Elle ne répondit rien, si ce n'est un rire enfantin.

L'homme suivit le bord de la coupole vers l'endroit où il était entré mais ne trouva aucune trace de la porte avant de se retrouver de nouveau devant la jeune femme, toujours gaie comme une enfant joyeuse d'une farce. Il fronça les sourcils et recommença à tourner, portant une main au mur pour ne rien rater.

Au troisième tour, réalisé en courant, la jeune femme l'arrêta comme si elle avait été lassée de le voir ainsi tourner.

« La porte n'a plus d'utilité. Elle a donc cessé d'exister. »

« Mais comment... »

« Venez » fut sa seule réponse.

Elle l'entraîna vers le matelas. Une fois tous les deux assis, elle entreprit de le déshabiller, avec douceur, caressant sa peau du bout de ses doigts. Il fut nu avant d'avoir osé l'interrompre.

Il s'apprêtait à l'embrasser quand elle arrêta son geste. Elle se contenta de lui passer sa tunique. Le vêtement semblait y aller comme un gant alors même que l'homme était bien plus corpulent qu'elle.

## Nous sommes des dieux

Elle resta nue, ses petits seins pointés vers lui, les mains posées sur les siennes.

« Je vais maintenant vous apprendre tout ce qu'il faut savoir pour Le servir. Ce n'est pas compliqué. Ensuite, vous réaliserez le rituel pour ma libération. C'est le même qu'il faudra que celle qui viendra prendre votre place accomplisse avec vous.

En fait, la seule chose que vous ayez à faire, c'est L'aimer comme Il vous aime. Car c'est Son amour qui vous a séduit et appelé. Pour cela, il vous suffira de vivre dans la coupole, de L'interroger et d'être à l'écoute de Ses réponses, au fond de votre cœur.

Et quand le moment sera venu, Il appellera une femme pour vous succéder. Vous rêverez d'elle et, un matin, vous découvrirez une porte sur le flanc de la coupole. Alors, vous l'ouvrirez et vous trouverez cette femme. Vous la ferez entrer. Et ensuite, vous lui expliquerez tout ce qu'il faut, comme je le fais maintenant. Le reste, elle le découvrira comme vous allez le découvrir, en L'interrogeant.

Enfin, vous obtiendrez d'elle votre libération. Comme vous allez maintenant me libérer. »

L'entraînant par la main, elle trottina nue devant lui. Il ne put s'empêcher d'observer un postérieur charnu et ferme. Sa tunique se soulevait d'une façon peu religieuse. S'en apercevant, elle n'eut comme réaction qu'un de ses petits rires.

## Nous sommes des dieux

Il arrivèrent au centre de la coupole, là où le plafond était le plus haut.

Si, partout, le sol était uniforme et gris, comme un béton des plus anciens, il y avait, à cet endroit, une exception. Un carré était délimité par des pierres plus claires. Et le centre du carré, situé précisément au milieu de la coupole, ressemblait à une sorte de bac à sable.

En pénétrant dans le sable, les pieds de la femme s'enfoncèrent de quelques centimètres. Elle lâcha la main de l'homme qui resta sur le sol gris. Puis elle s'allongea.

« Maintenant, libérez moi » dit-elle.

Comme il restait interdit, elle lui montra avec sa main droite une sorte de grand couteau de boucher posé sur la pierre claire. Il ne l'avait pas encore remarqué.

Mu par un étrange instinct, il se saisit de l'objet et vint en placer la pointe sur la gorge de la femme. Il tremblait.

« Allez-y » supplia-t-elle.

Ce furent ses dernières paroles. Elle n'émit qu'à peine un râle quand la lame déchira sa chair avec une facilité surprenante. Le sang coula vers les profondeurs du sable sans s'étaler trop loin. Tremblant, l'homme posa le couteau ensanglanté sur la pierre claire. Le corps de la jeune femme s'enfonça rapidement dans le sable.

Quand celui-ci eut disparu, l'homme voulut la rejoindre mais ne trouva plus le couteau.

**Nous sommes des dieux**

**Nous sommes des dieux**

## Nous sommes des dieux

### Cité à comparaître

C'est ainsi qu'il aimait chevaucher les vagues, sur son jet-ski. Il fit le tour de son bateau pour bien s'assurer de la puissance de son nouveau joujou. Puis il bondit vers la petite île tropicale, perdue au milieu de l'océan. Il entreprit de suivre la barrière de corail.

Le bruit, la fureur mécanique, poussèrent des dauphins à s'enfuir, eux qui aimaient tant accompagner les hommes. Il sourit. Il n'était pas qu'un homme. Il était un maître de cet univers. Les hommes, d'innombrables hommes à travers le monde, lui obéissaient. Certes, le plus gros de sa fortune provenait de son héritage mais il avait su maintenir la réputation familiale. Celle de la voracité.

Face à une usine au Brésil qu'il visitait, des Indiens manifestaient. Toute une tribu ayant perdu un terrain de chasse, faute d'avoir acheté la terre. Il lui avait suffi de murmurer quelques mots. La tribu avait disparu sans laisser de traces. Personne n'avait porté plainte. Personne n'avait enquêté.

Polluer ne lui faisait pas peur. Qui pourrait se préoccuper de quelques gamins sous-développés empoisonnés ici ou là ? Ou d'une espèce d'oiseau disparue ? Il était parfois nécessaire de glisser quelques billets à la police. Au début, il trouvait désagréable de

## Nous sommes des dieux

devoir ainsi s'abaisser à de telles pratiques. La peur de sa puissance ne suffisait-elle pas ? Puis, il avait appris à jouir d'humilier ainsi des fonctionnaires et, partant, des Etats.

Qu'importent tous ces tracas. Il était en vacances. Son yacht s'était arrêté là où il avait voulu.

Alors qu'il était engagé dans un tour de l'île et que celle-ci lui dissimulait son bateau, il entendit comme une explosion. Il accéléra. L'eau devenait dure sous la coque de son jet-ski. Il ressentait durement les chaos, comme s'il roulait vite sur une route de campagne défoncée.

Mais, d'instinct, il relâcha les gaz en découvrant l'origine de l'explosion. Le jet-ski s'immobilisa. Bouche bée. Horreur. Pire : sensation de faiblesse. Son navire était presque coupé en deux et coulait. La coque était tordue, éclatée, comme si un géant dément l'avait saisie par ses extrémités avant de les rapprocher de force.

Le centre du yacht semblait avoir disparu. La chaudière. La chaudière avait explosé.

Le jet-ski recommença à faire des cercles au même endroit que quelques instants plus tôt mais il n'y avait plus de bateau au centre du cercle.

Il ne voyait aucun homme d'équipage nager. Il n'aperçut que deux cadavres : la prostituée qui

## Nous sommes des dieux

l'accompagnait et un maître d'hôtel. Où étaient les autres ?

Nul n'avait dû avoir le temps de déclencher la balise de détresse. Nul ne savait où il était exactement. Nul n'avait plus de moyen de le joindre, le jet-ski ne comportant aucune radio.

Il était seul.

Quand le soleil commença à descendre à l'horizon, il cessa de faire des ronds inutiles dans l'eau. Regardant l'île, il se résolut à la voir comme un refuge. Un nouveau domaine à conquérir, corrigea-t-il aussitôt.

Il échoua son jet-ski, comme s'il était sur une plage huppée. Le réservoir était presque vide. Il marcha sur le sable de sa nouvelle propriété.

La petite île ressemblait à un disque d'environ cent ou deux cents mètres de diamètre. Elle était presque plate, juste couverte de grands palmiers et de diverses plantes composant un sous-bois assez dense. La marée montait. La plage serait bientôt inondée.

Un petit vent glacé vint rafraîchir la tombée de la nuit. L'homme frissonna. Il n'était habillé que d'un maillot de bain, sans poche. Il ne disposait ni de couteau, ni de briquet, ni de vêtement, ni de nourriture. Il eut envie d'un whisky comme le jour où sa secrétaire vint lui annoncer le décès de son père. Un mauvais moment à passer pour ensuite jouir d'une fortune. Mais là, il n'avait pas de secrétaire. Et sa fortune était loin.

## Nous sommes des dieux

Il poussa un juron et frappa le tronc d'un cocotier du plat de la main. Il y eut un bruit dans le fourré à côté. Poussé par la curiosité, il vint examiner l'endroit. Une noix de coco y était tombée. Au moins, le dîner était assuré.

Il attrapa le fruit et s'assit sur le tronc penché. Il le retourna dans tous les sens avant de réaliser qu'il ne pouvait pas l'ouvrir : aucun serviteur ne l'avait épluchée, aucun ne l'avait percée ou tranchée.

Le soleil s'était levé et couché de nouveau. La marée avait emporté le jet-ski dès la première nuit. Il ne s'en était aperçu qu'au matin, désespéré de ne pas sortir de ce cauchemar. Il ne conservait qu'une seule dernière chose de la civilisation : son maillot de bain.

Il avait faim. Il avait soif.

Il avait fait le tour de l'île puis l'avait traversée en long, en large, en travers. Il n'avait rien trouvé à manger ou à boire. Il n'y avait que des feuilles, des arbrisseaux, des noix de coco non-épluchées, pas même un petit animal à chasser.

Il avait faim. Il avait soif. Il s'endormit en pleurant, lové dans le sable à l'orée des arbres, là où la marée s'arrêtait.

Le soleil le réveilla. Il eut du mal à se lever. Il marcha en zigzaguant vers l'océan. Il y pénétra jusqu'à la

## Nous sommes des dieux

taille puis se mit à genoux pour boire l'eau salée. Elle ne le désaltéra pas.

Il retourna sur la terre ferme tandis que les dauphins semblaient rire dans son dos. Les arbres s'agitaient, comme s'ils se moquaient de lui plutôt que sous le seul effet d'un petit vent.

Il se mit à rêver d'une allumette pour mettre le feu à cet endroit maudit qui osait lui résister.

Lorsque le soleil se leva de nouveau, il se surprit à ramper sur le sable encore humide qui venait d'être abandonnée par la marée. Il n'arrivait plus à comprendre ce qu'il faisait là. Pourquoi il l'était.

Il se retourna et s'allongea sur le dos. Il regarda le ciel, il regarda la forêt.

Ils étaient là, impassibles. Ils restaient. Lui passerait. Et encore, il allait disparaître dans quelques heures. Sa colère se mua en rage, sa furie en larmes.

D'abord la Nature. Et bientôt la Mort. Que de pouvoirs il devait combattre. Ses concurrents, ses adversaires, étaient cette fois trop puissants. Il le savait. Et s'il avait versé davantage de mercure dans cette rivière, cette satanée végétation aurait-elle été détruite ? Non, c'était trop loin.

Il regretta sa secrétaire. Il se dit qu'elle était jolie. Elle trouverait sans doute un autre travail sans difficulté. Elle aussi ne faisait que passer. Il se força à l'imaginer

## **Nous sommes des dieux**

en train de vieillir, de se couvrir de rides. C'est ainsi, la Nature. Tristesse et mort.

Il était triste et il allait mourir.

S'abaisser. S'humilier. Est-ce que cela suffirait ?

« Ô Seigneur, je t'implore... » se mit-il à crier.

Personne ne répondit, si ce n'est les dauphins qui ricanèrent de plus belle.

Il était trop tard. Il était cité à comparaître. Et les juges ne pouvaient pas, cette fois, être corrompus.

# Nous sommes des dieux

## La cérémonie

« Mademoiselle, vous n'êtes pas raisonnable » la sermonna le médecin.

« Eh bien quoi ? »

« Vous aviez vu cette tâche sur votre peau. Et vous avez attendu un mois. Le cancer s'est généralisé. Le traitement va durer près d'une semaine. Et ce n'est pas la première fois que l'on vous dit de faire attention : vous avez reçu un même avertissement d'un de mes confrères il y a à peine dix ans, lors de votre précédent cancer. Cette fois, vous paierez vos frais d'hospitalisation. »

« Quoi ? Mais... »

« Pas d'objection qui tienne. La solidarité publique n'est pas là pour couvrir toutes vos imprudences. En plus, vous avez largement les revenus nécessaires. Ne vous plaignez pas : il y a quelques siècles, vous seriez morte dans des souffrances atroces. »

Emilie se renfrogna mais se tut. Elle pouvait dire adieu à ses vacances sur Europe pour rejoindre son douzième enfant. Même en profitant d'une promotion, les vols spatiaux vers Jupiter et sa banlieue restaient chers. En plus, les traitements longs comme ceux là donnaient la nausée. Vache comme il était, ce médecin

## Nous sommes des dieux

refuserait sans doute de la placer en coma artificiel, histoire de la responsabiliser.

D'un autre côté, elle serait de nouveau en forme pour fêter son six-centième anniversaire dans deux mois. Un siècle, cela marque toujours. Psychologiquement, bien sûr. Ceci dit, le matin, en se regardant dans la glace, Emilie avait repéré deux ridules autour des yeux. Elle pourrait profiter de son hospitalisation pour se payer une re-dynamisation de la peau.

A peine sortie du bureau du médecin, Emilie fit glisser la fonction de communication sur l'écran de sa montre et appela sa mère. Comme elle pouvait s'y attendre, Emilie eut droit à un deuxième sermon. A plus de sept cents ans, sa mère avait connu l'époque où les humains mouraient pour un oui ou pour un non : un cancer, une infection, ou même simplement la vieillesse. Malgré les années, avoir connu la mort d'aussi près ne pouvait que marquer pour le restant de ses jours.

Mais, après tout, Emilie aussi avait été confrontée à la mort, sans pour autant gagner en prudence ou en sagesse. Elle n'avait en effet connu son père qu'un siècle. Celui-ci était mort lors d'une expédition sur Mars. La police avait dit que son père avait été victime d'un accident de décompression. Le cadavre avait été détruit sur place. Il n'y avait plus de cimetière nulle part, en dehors de lieux chargés d'histoire comme les pyramides d'Egypte. Plus personne

## Nous sommes des dieux

ne s'embarassait des cadavres. Il fallait vite oublier la mort quand celle-ci survenait.

La mort avait été vaincue. Enfin, presque. Même si c'était presque trop, en fait.

En sortant de l'hôpital, libérée de son cancer avec presque une journée d'avance sur le programme, Emilie eut envie de distraction. Elle voulait quelque chose de fort. Elle avait failli mourir si l'on en croyait l'équipe médicale.

Il ne pouvait plus être question de vacances dans l'espace : son compte en banque était désormais insuffisant. Emilie consulta les informations sur sa montre. Il y avait le départ d'un vaisseau de colons, programmé pour l'après-midi. Pourquoi pas ? Celui-ci partait pour Alpha du Centaure. Un voyage de presque vingt ans.

La navette, construite à partir d'un astéroïde, était revenue du système extrasolaire depuis plusieurs mois et avait été dotée de nouveaux propulseurs. Elle emporterait sa ration d'un million de colons qui embarquaient depuis plusieurs jours.

S'installer sur le toit de son immeuble et regarder l'allumage des propulseurs, quelque part à mi-chemin de la Lune, n'était plus guère un spectacle original. Il y avait en moyenne un départ par mois. Il fallait bien écluser les milliards d'humains qui refusaient de mourir tandis que des femmes comme Emilie continuaient

## Nous sommes des dieux

d'enfanter à partir de leurs stocks d'ovules prélevé à l'adolescence.

Non, Emilie ne pouvait pas se contenter d'un spectacle aussi banal. Elle soupira. En parcourant les informations, elle remarqua ce dont elle avait besoin. C'était beaucoup plus rare. Et tellement plus... comment dire ? Sordide ? Cruel ? Perturbant ? Elle passa sa langue sur ses lèvres comme si elle allait déguster un gros gâteau au chocolat. C'était exactement ce qui lui fallait pour compenser ses frustrations alors qu'elle avait failli mourir.

Mais elle avait peu de temps devant elle. Le spectacle débutait dans moins d'une heure. Et il était censuré sur les réseaux. La diffusion publique était interdite. Pourtant, on enregistrait tout, à des fins d'archive, ou pour les vendre. Uniquement sur commande spécifique.

Emilie héla un taxi. Celui-ci s'arrêta. Quand elle donna le lieu de sa destination au chauffeur, celui-ci grogna de désapprobation. Il n'ouvrit pas la bouche de tout le trajet, s'obstinant à contrôler la trajectoire alors que les ordinateurs de bord s'en occupaient très bien. La cliente n'insista pas et se contenta du silence.

Une vingtaine de minutes plus tard, Emilie se présentait à l'entrée du stade. Elle dut montrer sa carte d'identité : il fallait vérifier qu'elle était majeure et n'était frappée d'aucune interdiction civique.

## Nous sommes des dieux

L'apparence était trompeuse, désormais. Sa peau douce comme une pêche, ses cheveux blonds soyeux, ses pommettes saillantes et ses seins fermes auraient pu appartenir à une adolescente. Il n'était pas nécessaire de vieillir au delà de la puberté. Les traitements génétiques s'étaient chargés de régler la question depuis plusieurs siècles.

Et ils avaient été très efficaces. Trop, même.

Le chauffeur de taxi pouvait faire son dégoûté : le stade était pratiquement plein. Presque cinquante mille spectateurs. Bien sûr, c'était peu par rapport à la dizaine de milliards d'habitants de la Terre mais on ne traversait pas non plus les continents pour assister à ce genre de spectacles. Il y en avait régulièrement un peu partout. Mais pas tous les jours, loin de là.

Le maître de cérémonie entra et se plaça au centre du terrain. Les écrans géants retransmettaient son image aux quatre coins du stade. Sa voix se répercuta partout.

Il appela cinq noms. En entendant le leur, chaque participant vint se placer à ses côtés. Puis ils annoncèrent, l'un après l'autre, leurs noms (cette répétition permettait d'éviter les erreurs, peut-être), la confirmation de leur volonté de participer et leurs âges (438 ans, 627 ans, 552 ans, 597 ans et, enfin, 122 ans). Il y eut un murmure d'horreur qui saisit la foule lorsque le

## Nous sommes des dieux

dernier annonça son âge. Un murmure soulevant près de cinquante mille personnes. Il était si jeune.

Le gamin à peine plus que centenaire sortit d'entre les plis de son vêtement une médaille en or qui pendait au bout d'un collier. Il la plaça de manière bien visible sur sa poitrine avec un petit sourire satisfait. Les caméras zoomèrent dessus et un symbole religieux presque oublié envahit les écrans géants.

Les sentiments de la foule s'exprimèrent de façon confuse. Certains spectateurs plaignaient la pauvre victime de croyances superstitieuses d'un autre âge. D'autres étaient en colère contre les autorités qui laissaient des sectes continuer de pervertir la jeunesse. Comme d'autres, Emilie fut juste saisie d'horreur. Son onzième enfant, un fils, avait le même âge, à deux ou trois ans près. Elle regrettait presque d'être venue.

Le plus jeune allait être le premier. Il fallait évacuer la tension de la foule.

Emilie ferma les yeux un bref instant en se répétant le mantra « nous sommes immortels, l'humain est immortel, la mort n'a plus de prise sur moi, la vie coule en moi éternellement ».

Quand elle les rouvrit, c'était terminé pour le plus jeune. Déjà, les assistants avaient retiré son corps du bac à sable. Le deuxième, le plus vieux, s'agenouilla à la place ensanglantée. Le maître de cérémonie enserra le cou de la victime dans le collier métallique puis il appuya sur un bouton. Un bref éclat de lumière au centre

## Nous sommes des dieux

du collier. Le corps s'effondra aussitôt, la tête roulant un peu plus loin. Le maître de cérémonie récupéra aisément son instrument et fit signe au suivant de s'avancer tandis que les assistants retiraient le deuxième cadavre de la vue des cinquante mille immortels.

Mais, parmi les spectateurs, combien changeraient un jour de rôle ? Combien se présenteraient ainsi au centre du stade pour se débarrasser d'une vie dont ils ne voudraient plus ? Combien pour espérer qu'il n'existait pas de dieu autre que les généticiens leur garantissant une vie éternelle ?

Se suicider par soi-même devenait compliqué. La plupart des poisons était désormais sans effet depuis que la génétique avait perfectionné la résistance humaine. On pouvait toujours avoir le courage de souffrir d'un cancer sans le soigner. Ou bien on pouvait tenter de provoquer un accident mortel.

Emilie pensa soudain à son père. Elle eut la nausée.

**Nous sommes des dieux**

## Nous sommes des dieux

### Scintille, ma petite étoile

Chaude<sup>1</sup>, brûlante, tu m'appelles. Je viens vers toi. Tu me fais fondre. Je ne connais que toi. Il n'y a que toi vers qui je vais.

Tu connais bien ma timidité. Je vais tourner, encore une fois, autour de toi. Sans t'approcher. Et quand viendra l'heure de m'éloigner, mon cœur gèlera au point que mon corps entier ne sera plus que de glace.

Mais tu sais bien que je ne pourrai pas durablement me tenir loin de toi. Tu m'attires. Je ne peux que revenir. Encore. Encore. Encore. Tu me réchauffes par ta proximité. Mais je ne peux que fuir quand je suis trop près.

Oh, vas-y, dissimule toi derrière un bien faible voile. Tu scintilles en jouant avec. Cache toi un instant même. Une éclipse ne dure pas. Qu'importe. J'arrive. Je suis là. Comme à chaque fois.

Je franchis le fin voile. Qu'était-ce ? Pas même de la poussière ou de fins flocons. C'est derrière moi. Cela n'existe plus : je ne le vois plus. Je l'ai ôté de mon chemin. Oh, il y en a bien d'autres. Peut-être sept

1 Cette histoire peut être lue en écoutant « Twinkle Twinkle Little Star » de Fredrika Stahl ou l'album « Paint the Sky with Stars » d'Enia.

## Nous sommes des dieux

derrière lesquels tu tentes de te ravir à ma concupiscence.

Mais les lois éternelles de l'univers ne nous laissent aucun choix. Tu es au centre de mon chemin. Tu n'en bougeras jamais.

Chaque fois que je m'approche, tu sens que je suis plus près que la fois précédente. Tu sais comment cela va finir. Moi aussi. C'est inévitable.

Tu peux scintiller. Tu peux t'offusquer. Tu es ma lumière. Tu es ma chaleur. Tu es mon but, ma destination, ma fin programmée.

Ma longue chevelure se déploie. La vois-tu ? Tu la fais briller. Moi aussi, je scintille sous ton aura.

Notre destin est d'être réunis. Tu le sais.

Eh bien, quel est ce balourd qui t'éclipse ? Pourquoi se met-il sur mon chemin ? Qui est-ce ? Pourquoi me ravit-il ton scintillement ? Pourquoi te dissimule-t-il ?

Je ne te vois plus, ma petite étoile, ma chaleur, ma lumière. Cette masse sombre et froide, ce gardien qui réalise sa ronde autour de toi, veut me couper la route.

Le froid plutôt que la chaleur ? L'indifférence d'un cœur de pierre au lieu d'un foyer éclatant ? Non, je ne veux pas. Ce n'est pas mon destin. Je ne veux pas qu'il en soit ainsi.

## **Nous sommes des dieux**

Adieu, ma lumière, ma chaleur, mon aimée, ma petite étoile scintillante. Ton gardien m'intercepte. Il va me rompre en mille éclats. Je te promets de bien me battre. Je te promets de lui faire un grand cratère dont on se souviendra longtemps par ici.

Mais moi, tu m'auras vite oublié. Tant d'autres se précipitent vers toi. Je les vois. Je les connais. Nous sommes tous de la même espèce.

Mais je t'ai tant aimée.

**Nous sommes des dieux**

## Nous sommes des dieux

### Conte de Noël

Papa et Maman avaient bien dit à Kevin d'aller se coucher. Ils avaient même vérifié qu'il l'était. Ils avaient vérifié qu'il s'était endormi et ils étaient sortis silencieusement (ou presque) de la chambre. Kevin avait bien fait attention : ils n'avaient pas vu, qu'en fait, Kevin ne dormait pas du tout.

Cette nuit était trop extraordinaire pour qu'on la passe à dormir. L'année passée, il s'était endormi pour de bon en faisant semblant. Il était trop petit. Mais pas cette année.

Kevin se leva. Il referma les couvertures sur son lit en leur donnant une forme bombée : si quelqu'un passait par là et jetait un rapide coup d'oeil, il serait persuadé que Kevin dormait. Très doucement, l'enfant sortit de sa chambre, sur la pointe de ses pieds, évitant les lames de plancher bruyantes.

Le couloir desservant les chambres constituait en fait une galerie surplombant le séjour. Kevin se cacha derrière un pilier. En bas, le grand sapin était tout couvert de guirlandes. Mais pourquoi la lumière était-elle encore allumée ? Pourquoi son père et sa mère s'agitaient-ils autour du sapin alors que Minuit s'approchait ? N'avaient-ils pas dit que le Père Noël ne venait pas si on l'attendait ?

## Nous sommes des dieux

Le père de Kevin alla chercher un grand sac de jute dans le garage et le ramena au pied du sapin. Ce sac était là depuis quelques jours, Kevin l'avait déjà remarqué.

« Bon, dépêchons-nous » l'encouragea la mère en chuchotant.

Kevin vit alors son père et sa mère sortir des paquets du grand sac, vérifier que les étiquettes étaient toujours scotchées et poser les cadeaux autour de la base du sapin. Il regarda bien les paquets, en écarquillant les yeux. Il faillit même se faire voir en n'étant plus assez caché derrière son poteau.

Le père se lamenta : « bon, je sais qu'il aime ça mais regarde : que des jouets électroniques, en plastique. De mon temps, nous étions heureux avec nos jouets en bois et nos soldats de plomb. »

« Le monde change et le Père Noël ne vient plus apporter ce genre de jouets, c'est tout, mais il faut bien fêter Noël en offrant ce qui plaît et qu'on trouve dans les magasins » répondit la mère en haussant les épaules.

Enfin, Minuit étant passé depuis une demi-heure maintenant comme l'indiquait l'horloge du salon, et ses deux parents montant se coucher après avoir éteint la lumière, Kevin se précipita dans sa chambre. Il se recoucha au plus vite. Même sa mère ne vint pas vérifier qu'il dormait.

Le lendemain matin, Kevin trouva les cadeaux posés la veille par ses parents et se révéla alors parfait

## Nous sommes des dieux

comédien. Il fut surpris de tout et il remercia le Père Noël.

Bien des années passèrent. Kevin grandit. Il fit des études. Il sut bien vite que, pour tout le monde, le Père Noël n'existait pas. Mais, au fond de lui, Kevin n'oublia jamais cette nuit où ses parents lui révélèrent à leur insu un secret. Le Père Noël ne venait plus.

Pourquoi donc ce vieillard ne venait-il pas ? Trop vieux ? Mort, peut-être ? Mais le Père Noël n'était-il pas un dieu immortel ?

Ce ne fut pas conscient, bien entendu, mais les pas de Kevin le ramenaient toujours vers les jouets et le Père Noël. Voulut-il, par exemple, étudier l'économie que le marché du jouet fut son sujet de thèse. Et quand il partit en vacances pour la première fois seul, avec son propre argent, une promotion lui fit choisir le nord de la Scandinavie, un village perdu, où l'on trouvait une des maisons du Père Noël, un comédien remplaçant le dieu des jouets.

Kevin savait qu'il ne trouverait pas le Père Noël. Il savait que l'homme qui faisait sauter les enfants sur ses genoux n'était qu'un comédien. Il le savait mais cela ne le satisfaisait pas. Il ressentit l'aura d'un mystère.

Quand il sortit de la maison, il ne suivit pas les autres touristes. Il ne retourna pas au parking. Il marcha vers la forêt. Kevin fut surpris du manque de vent,

## Nous sommes des dieux

comme si le monde retenait son souffle. Il s'engagea dans le sous-bois.

Un renne vint spontanément renifler les mains de Kevin. L'humain n'avait pourtant pas la moindre nourriture dans sa paume ou ses poches. Il émit une sorte de petit brame. Un deuxième renne s'approcha alors. Puis un troisième, un quatrième... Au total, douze rennes entourèrent Kevin.

L'humain commença à trouver cela suspect. Voir même étonnant. Surtout quand le troupeau se déplaça en masse compacte vers la petite maison. Kevin se trouva forcé de les accompagner tant ils l'entouraient.

Mais les rennes ne se dirigèrent pas vers la porte principale. Ils allèrent vers un vieil apprentis, à l'arrière, du genre de ceux où l'on entasse le bois de chauffage. Un homme portant l'uniforme des gardiens jaillit soudain devant le troupeau.

Il portait un fusil. Mais il semblait hésiter à s'en servir. Un vieux mâle n'hésita pas, lui. Il se dressa sur ses sabots arrière et vint frapper l'infortuné gardien avec ses pattes avant. L'homme s'effondra, assommé, le front en sang. Le vieux mâle donna un coup de menton en direction du fusil tout en regardant Kevin. Au point où en étaient les choses, plus rien ne pouvait surprendre celui-ci. Il ramassa donc le fusil et continua de se faire emporter par le troupeau.

## Nous sommes des dieux

Sous l'appentis, il y avait comme une porte de cave. Ce genre de porte, en pente, sert en général à dissimuler un escalier. Le vieux renne montra la poignée ronde de la porte en usant de son museau. Il tenta, tout en regardant Kevin, de saisir dans sa gueule cette poignée pour la tourner. Mais il n'y parvint pas. Il fallait des mains, des mains d'homme.

Alors Kevin ouvrit la porte.

Les rennes se précipitèrent dans l'escalier. Kevin fut emporté, encore une fois, et se retrouva dans un sous-sol qui semblait bien plus vaste que la maison. Les rennes ruaient pour frapper des gardiens ou bien les mordaient. Bientôt, tous furent en fuite, laissant leurs armes sur place.

Alors le vieux renne vint derrière Kevin et le poussa doucement. Il l'amena devant une série de cachots dont les sombres portes ne pouvaient, encore une fois, que s'ouvrir avec des mains d'hommes.

Alors Kevin les ouvrit, l'une après l'autre.

Des flots de petits lutins jaillirent de chaque cellule, les plus téméraires embrassant les pieds de leur sauveur, les autres se contentant de danser et de chanter dans la vaste salle. Enfin, dans une cellule isolée, un vieillard portant un vieux costume rouge élimé avec des morceaux de fourrure blanche pour le décorer daigna sortir.

## **Nous sommes des dieux**

Il vint embrasser Kevin.

Le Père Noël, désormais libre, reprit ses tournées. En quelques mois, l'industrie du jouet s'effondra. Comment rivaliser avec une armée de lutins qui ne réclament pas de salaire bien qu'ils travaillent tous jours et nuits ? Ce n'est pas pour rien que l'industrie avait enfermé les lutins et le Père Noël.

Au Noël suivant, chaque enfant sage trouva en cadeau, au pied du sapin, d'admirables jouets en bois, des jeux de construction, ou des poupées de chiffon.

Ceux qui s'étonnèrent de ne rien avoir pour leur console de jeu furent mécontents du changement. Mais les lutins ne savent pas fabriquer de jeux électroniques.

## Nous sommes des dieux

### La fin du monde est remise

Lucifer portait toujours une torche allumée pour visiter son domaine. Son nom, du moins l'un de ses noms, ne signifiait-il pas, en effet, « porteur de lumière » ? Il préférait celui-là à Belzébuth, le seigneur des mouches. Devoir régulièrement utiliser sa queue pour chasser ces compagnes énervantes l'insupportait. Quant à Satan, il lui rappelait trop les cultes satanistes que quelques médiocres imbéciles lui rendaient. Son Ignominie, Seigneur des Tréfonds, vomissait ces crétins qui ne comprenaient rien. Il était malade à l'idée même d'avoir un jour à les dévorer dans son domaine infernal.

D'une manière générale, Lucifer aimait malgré tout l'imagination de ceux qui cherchaient à le nommer sans donner un « vrai nom » qui n'était pas plus vrai que les autres. Comme un sémiologue italien l'avait remarqué, il n'est pas nécessaire de connaître le nom de la rose pour savoir qu'elle est une rose. C'était autant vrai pour Lucifer-Satan-Belzébuth-Etc. Que pour les roses, même si le Diable ne sentait pas vraiment la rose.

Bref, Lucifer portait donc une torche allumée et visitait son domaine de fonds en combles. Là encore, il s'agit d'une expression peu appropriée car l'Enfer est, par définition, en totalité, dans les Tréfonds, même si ce terme est assez peu géographique.

## Nous sommes des dieux

Il devait vérifier le bon achèvement des travaux qu'Il avait commandés. La population terrestre avait atteint des sommets. Certains prétendaient qu'il y avait plus de vivants que la totalité des morts depuis les origines de l'âme. Lucifer ne disposait pas de statistiques précises sur le sujet et était bien incapable de dénombrer la totalité des morts. A l'occasion, il poserait la question au Greffier du Tribunal Céleste, un certain Simon-Pierre.

Celui-ci était en fonction depuis plus de deux millénaires et restait très attaché à sa routine. Il conservait ainsi son trousseau de clés au lieu de recourir à une carte RFID unique pouvant servir de passe dans chaque serrure : celle du cadenas fermant le Livre de Vie, celle de la Voie du Paradis, celle de la Trappe donnant sur l'Enfer et enfin celle du champ glacé du Purgatoire. Il disposait de plus de clés que cela et Satan le soupçonnait de posséder un discret placard où il enfermait quelques boissons alcooliques et des portraits de Marie-Madeleine.

Peut-être, à l'occasion, Lucifer tenterait-il le Greffier avec les photographies dénudées de la sœur de Judas. Elle n'était pas mal, même si elle n'était pas très douée en affaires : elle n'avait pas récupéré quarante deniers en revendant le champ où s'était pendu son frère.

## Nous sommes des dieux

Belzébuth ne s'intéressait que moyennement au chiffre exact des morts mais tout prétexte était bon pour tenter un presque fidèle employé de son Rival.

Lucifer ne savait en fait que la seule chose importante pour ses affaires : la fin du monde était imminente. Le nombre d'âmes damnées allait donc prodigieusement s'accroître en quelques instants. Sa part de marché promettait même d'être assez énorme.

En effet, bien peu des humains se préoccupaient encore de leur prochain ou s'attachaient à aimer le Rival. Ils enfreignaient ainsi les deux commandements de base de toutes les religions. Quant à ceux qui déclaraient aimer le Rival, ils commettaient de plus en plus souvent tant de crimes en Son Nom que l'Enfer leur était promis, et sans vierge pour les accompagner. Par contre, des démons leur présentaient rapidement les Sept Verges qui serviraient à les frapper durant toute l'éternité.

Le programme des supplices avait été réduit ces derniers temps, faute de personnel. Une part importante des effectifs était en effet affectée aux travaux d'agrandissements. La grogne s'était emparée des démons. Ils n'appréciaient guère de devoir réduire la part plaisante de leur activité. Ceux en charge des travaux étaient bien sûr les plus mécontents : ils devaient confier leurs précieux damnés à des collègues. Des damnés à eux ! Vous imaginez !

## Nous sommes des dieux

Pour les dédommager, Satan leur avait promis de recevoir en priorité les industriels pollueurs, les décérébreurs télévisuels et même, pour les plus chanceux, les derniers tyrans sanguinaires. Les travaux avaient alors avancé beaucoup plus vite tant les démons salivaient à cette perspective.

Arpentant son domaine, Lucifer constata que tout était prêt. Les démons avaient progressivement retrouvé leurs tâches habituelles. La plupart retrouvaient sans difficulté leurs damnés mais certains tentaient d'être plus malins. Il avait fallu que Lucifer remette de l'ordre suite à certaines bagarres. Discrètement, certains démons avaient tenté de se débarrasser de damnés de bas étages (persifleurs, paparazzis, etc.) et de récupérer dans le stock de leur suppléant des criminels endurcis, des violeurs pervers pédophiles et même un terroriste ayant commis un attentat suicide à la pudeur sur une mineure de moins de quinze ans mais psychopathe.

Il faut préciser que la mineure en question était réputée pour sa dangerosité et qu'elle était attendue avec impatience en Enfer après avoir assassiné, outre le terroriste, plusieurs de ses camarades de classe en faisant accuser l'un de ses professeurs, ses deux parents en laissant déclarer coupable son voisin, et avoir sauvé des chatons en transmettant à tout son carnet d'adresses un courriel de détresse envoyé par une vieille dame qui n'avait plus assez d'argent pour les nourrir et s'appêtait donc à les tuer.

## Nous sommes des dieux

Bien plus haut, selon les conventions habituelles, le Seigneur de Toute Chose recevait le Séraphin Général, Maréchal Céleste. L'ange de haut grade se prosterna comme il convient devant le Trône.

Mais sa foi fut quelque peu ébranlée en apprenant que la totalité de ses troupes était invitée à partir en congés durant le sabbat du solstice d'hiver 2012, du vendredi 21 décembre au soir au dimanche 23 le matin.

« Mais, ô Puissant Seigneur, si mes troupes sont toutes en congés, les forces infernales vont en profiter pour déferler sur la Terre ! »

« Ange de peu de Foi... » lui répondit avec bonté le Tout Puissant.

Aussitôt, l'ange eut honte de ses doutes et s'en remit entièrement entre les Mains du Seigneur. Malgré tout, il ressentit une certaine inquiétude en entendant son Maître lui recommander : « Il faut que chaque ange se repose avec la plus grande application. Une surcharge importante de travail pourrait nous échoir à leur retour. »

Le sourire du Patron emplît l'ange de félicité mais sans malgré tout repousser tout à fait l'inquiétude qui rongait le cœur du séraphin.

Aux Etats-Unis, le plateau de cette grande chaîne de télévision nationale était en effervescence. Tous les invités avaient été installés, le direct n'allait pas tarder à

## Nous sommes des dieux

débuter. Déjà, les chiffres d'audience atteignaient des sommets car personne ne voulait rater l'émission. De nombreuses personnes commençaient donc à regarder la chaîne un peu en avance pour être bien certaines de ne rien rater d'important. Les écrans publicitaires s'enchaînaient donc, les spots étant juste interrompus d'annonces tonitruantes de l'émission à venir.

Presque toutes les vedettes de la chaîne étaient présentes dans le public. La plupart interviendrait à un moment ou à un autre, au pire pour tenir le micro à un quidam ayant une question à poser. Certains journalistes boudaient ostensiblement et s'étaient refusés à participer à ce qu'ils jugeaient être une mascarade.

Le plateau était entièrement composé de spécialistes de la fin du monde annoncée pour le solstice, quelques semaines plus tard. Déjà, le désastre semblait s'inviter en avance : guerres, faillites de grandes entreprises, mouvements sociaux, catastrophes écologiques... Tout convergeait.

Un pasteur télévangéliste affirma que la date du solstice apparaissait de manière codée dans l'Apocalypse. Comme de mauvaises langues lui avaient rappelé qu'il s'agissait d'au moins la troisième fin du monde qu'il annonçait, le pasteur mettait tout son patrimoine en garantie. Si la fin du monde n'arrivait pas à l'heure dite, il s'engageait à vendre sa chaîne de télévision, ses villas et ses voitures pour se retirer parmi

## Nous sommes des dieux

les sans domiciles fixes new-yorkais tandis que toutes ses richesses serviraient aux plus démunis.

Le spécialiste des Mayas qui annonçait la fin apocalyptique d'un cycle fut contraint à un engagement semblable pour ne pas perdre la face. Il préféra annoncer sa retraite au fin fond de la jungle du Guatemala.

Un économiste libéral fut obligé de promettre de défendre le Marxisme le plus absolu et le plus orthodoxe si l'intervention annoncée de l'Etat pour réguler la dernière crise économique n'aboutissait pas à la fin du monde.

Et ainsi de suite pour chaque invité.

Lucifer regardait le soleil atteindre la position astronomique idéale pour que ses hordes infernales débarquent en masse sur Terre. Les troupes du Rival étaient parties en congé. La voie était libre.

Il se retourna vers ses démons pour leur donner l'ordre d'attaque mais il se trouva face à des panneaux et des banderoles. « Non aux cadences infernales », « Nous voulons une augmentation de la température », « Pour des damnés de meilleure qualité », etc.

« Ah non, vous n'allez pas... » s'étrangla le Maître des Tréfonds.

« La grève est d'autant plus porteuse qu'elle a lieu dans un moment où le patronat doit saisir absolument une opportunité » répondit un délégué démon.

## Nous sommes des dieux

Mais Satan ne pouvait décemment pas céder au chantage. C'était lui le Démon, le Diable, Belzébuth, Satan, Lucifer et ainsi de suite. C'était lui qui rédigeait les chantages, pas qui les subissait.

Mais les démons semblaient très décidés à ne rien céder à leur employeur. La grève serait dure.

Alors Satan regarda le soleil passer. Et les troupes angéliques rentrer de congés<sup>2</sup>.

2 Le lecteur curieux pourra aussi se reporter à « *Attention : chute d'anges* », du même auteur, pour connaître une autre raison de la remise constante de la date de fin du monde.

## **Nous sommes des dieux**

### **L'éveil**

C'est là que je suis né, au milieu de mon peuple. Il s'est rassemblé la première fois ici même. Il y avait une grande clairière dans une immense forêt, contre cette montagne, avec sa cascade qui délivrait une eau toujours fraîche et pure.

J'ai créé mon peuple. Car sans moi il n'était pas un peuple. Il y avait quelques hommes et un peu plus de femmes. Les couples se sont formés. Hommes et femmes se sont donnés les uns aux autres sur la mousse couvrant les rives rocheuses du petit lac tout en me bénissant.

Alors j'ai pris forme. Oh, j'étais bien frustré au début, bien petit. Une roche, rien qu'une roche avec une forme un peu curieuse. Les hommes et les femmes défilaient devant moi, me couvrant d'eau, de fleurs ou de fruits.

Mon peuple dormait dans des sortes de nids, dans les arbres. Puis je leur ai inspiré de construire des huttes, plus confortables et plus aptes à recevoir des familles. J'aimais que les enfants courent autour de moi. Les parents les grondaient quand ils couraient dans l'enceinte sacrée mais, moi, je ne disais rien.

Pour se protéger des prédateurs, mon peuple comprit par ma bénédiction qu'il fallait construire une

## Nous sommes des dieux

palissade autour du village. Je les ai ainsi protégés des mille dangers de la forêt.

Moi aussi, j'ai eu bien vite une hutte. Seule l'eau sacramentelle me mouillait désormais. Mais des rats venaient dévorer les offrandes qui m'étaient faites. J'en ai fait mes messagers. Ainsi, je les suivais dans tous les recoins de mon domaine.

J'appris aux hommes à observer mes messagers. Ils surent ainsi que lorsque l'on amenait une graine dans un endroit, celle-ci y germait et donnait naissance à une plante. Petit à petit, l'agriculture naquit.

Oh, je vous l'accorde, il fallut bien des générations. Les hommes n'ont pas la clairvoyance des dieux. Les mortels apprennent lentement. Moi, j'étais là. Qu'est-ce qu'une génération pour moi qui suis éternel ? Rien de plus qu'un instant.

Et puis la source qui faisait ma fierté fut convoitée par d'autres hommes. Ils vinrent avec leur propre idole portée sur une sorte de civière. Qui était-elle ? Une sauvageonne, une nomade, qui n'avait rien à offrir à son peuple, pas même une cascade. C'est pour cela qu'elle voulait me prendre la mienne. Elle jalousait ma hutte.

Mon peuple se réfugia derrière sa palissade, abandonnant les champs. Il envoya des cailloux sur les assaillants, des javelots aux pointes durcies au feu

## Nous sommes des dieux

transpercèrent des poitrines ennemies. Les ripostes tuaient aussi parfois parmi les miens.

Puisque ma cascade, mon lac et son eau pure excitaient les convoitises impies, l'eau fut la perte des mécréants. La petite rivière connaissait un petit coude où il était aisé de s'agenouiller pour boire ou laper l'eau. Les mécréants le firent. Mais l'eau, peu vive, était, à cet endroit, souillée de ma malédiction.

Les assaillants moururent dans des souffrances atroces. Alors mon peuple s'arma de pieux, d'arcs et de flèches et jaillit hors de la palissade pour tuer les mâles survivants. Par contre, ils capturèrent les femelles, s'en faisant des épouses secondaires.

La femme pervertit tout. Celles des assaillants obtinrent que l'on place à mes côtés, un peu plus bas tout de même, l'idole que les agresseurs transportaient. Je vis ma nouvelle compagne d'abord gênée d'être ainsi amenée dans ma demeure, elle qui aimait tant parcourir les steppes et les bois. Elle veillait à d'abord entretenir la braise dans le coeur de ses anciennes fidèles, forcées à me rendre hommage. Nous nous haïssions.

Et puis mon peuple grandit. Ses enfants furent sans cesse plus nombreux. Ma cité s'étendit. Il y eut des champs plus vastes. La muraille de pierres sèches remplaça la palissade. Peu après, on remplaça ma hutte par un bâtiment plus solide en pierres.

La sauvageonne commença à me regarder avec plus d'affection. Un bâtiment de pierre, cela pose un

## Nous sommes des dieux

dieu. Jamais son ancien peuple ne lui avait ainsi fait un tel cadeau. Elle bénéficiait de mon aura. De mon côté, j'appris à apprécier son tempérament fougueux.

Au fil des années, notre relation se réchauffa progressivement. Nous finîmes par nous aimer véritablement. Et puis, de nouveaux compagnons nous furent amenés, les uns après les autres.

Mon puissant peuple s'étendait et portait mon culte dans d'autres tribus. En échange de ma protection, les idoles étrangères étaient emmenées jusque dans mon domaine. J'appris à les connaître. Souvent, je les appréciais. Eux-mêmes, de bois, de pierre ou de terre cuite, apprenaient à m'honorer comme leur père.

Mon peuple avait le talent nécessaire pour raconter comment tout cela se déroulait, comment je retrouvais ainsi par la terre mes fils et mes filles ou même quelque épouse que même moi j'avais totalement oubliée. Ma demeure s'agrandit pour accueillir ces nouveaux venus. Les prêtres seuls, désormais, pénétraient dans mon intimité. Mon peuple était trop important pour tenir entier dans mon temple.

Le temps passa.

Et puis j'entendis des bruits inquiétants. Certaines idoles de ma compagnie pleuraient la nuit. Leurs peuples étaient conquis les uns après les autres. Quelque chose de puissant arrivait. Les villes les plus puissantes

## Nous sommes des dieux

de mon royaume connurent la conquête ou la ruine. Il y eut des milliers de morts, des myriades de femmes emmenées en esclavage au loin.

Un jour, les prêtres s'assemblèrent tous dans mon temple pour rendre un culte des plus solennels. Il n'y eut jamais de plus belle cérémonie. Dehors, par delà les remparts, l'envahisseur arrivait. Je sentais mon rival.

Mon peuple avait peur. Et, pour la première fois, je connus moi aussi la peur. Toutes les idoles à mes côtés étaient terrorisées. Elles avaient toutes perdu leurs peuples.

J'entendis les cris. J'entendis les pleurs. J'entendis les souffrances. J'entendis les têtes que l'on fracasse ou que l'on coupe. J'entendis les mères pleurer leurs fils, les filles supplier qu'on les tue plutôt qu'on les déshonore avant de les réduire en esclavage. J'entendis les poutres gémir dans les incendies. J'entendis le désespoir. J'entendis la reddition. J'entendis la soumission.

Et je vis.

Les conquérants pénétrèrent dans ma demeure sans précaution. Ils ne me craignaient pas. Ils ne m'honoraient pas. Je ne pus rien faire quand ils emportèrent tous mes compagnons d'infortune sur la place de la cité, ma puissante cité désormais anéantie.

Les survivants de mon peuple durent assister, effondrés par le sacrilège, à la destruction de toutes les

## **Nous sommes des dieux**

idoles. Celles de bois furent brûlées, celles de terre cuite ou de pierre furent brisées. Même ma première compagne subit les pires affres. Les conquérants urinèrent sur les cadavres ou ce qu'il en restait. Ils urinèrent sur les dieux déchus en riant.

Moi, j'étais solidement ancré depuis l'éternité dans ma roche, dans ma montagne. Les ans et les ablutions m'avaient poli. Mais je ne pouvais pas connaître l'humiliation en place publique.

Alors les conquérants rabotèrent mon sommet et y creusèrent un trou. Ils y plantèrent une poutre à laquelle ils fixèrent un transept. Ils reconstruisirent mon temple au goût de celui qui me martyrisait, enfoncé en mon sein.

Et, désormais, je connus la douleur et l'oubli.

# Nous sommes des dieux

## La créature

-1-

L'aube était là. Le soleil pointait à l'horizon, au bout des champs, illuminant les haies. La créature se tourna vers lui et prit quelques instants pour le saluer d'un grognement. Rage ? Non. Salut à un vieil ennemi plutôt. Le grognement finit même en une sorte de petit rire guttural révélant des canines proéminentes.

La créature n'avait rien contre le soleil lui-même mais détestait sa lumière. Impossible de se cacher sous l'horrible clarté. Impossible de jouer les ombres au milieu des ombres. Impossible de se nourrir tranquillement d'un agneau ou d'un veau.

Le bras poilu passa sur la gueule pour en essuyer le sang déjà à demi séché. La créature avait sa coquetterie. Et puis le sang qui sèche tire les poils. On ne peut pas dire que cela fasse mal mais c'est gênant.

La créature jeta un dernier regard au petit village. Une église, une mairie juste en face, quelques pavillons et maisons de maîtres, quelques fermes. Les hommes dormaient encore. La créature avait été discrète cette nuit. Elle savait qu'il fallait l'être. Elle appréciait les routes dures, goudronnées, que les hommes faisaient car on n'y laissait pas d'empreintes. Il suffisait, ensuite, de

## Nous sommes des dieux

marcher dans le lit de la rivière quelques centaines de mètres pour que les chiens perdent sa trace. Et puis, même si, parfois, il y a des chiens plus malins, il existait d'autres moyens de les dissuader de poursuivre. Multiplier les passages dans les ruisseaux, sur les pierres sèches, était le plus simple. Parfois, il est vrai, un chien et son maître pouvaient constituer un agréable repas.

La créature s'enfonça dans le bois couvrant la colline. Il gravit prestement les premières centaines de mètre, sautant de rocher en rocher, évitant la terre meuble. Il passa au milieu de quelques ruisseaux.

Les poils couvrant ses jambes séchaient vite. La peau épaisse des plantes des pieds rendait insensible la créature aux petits cailloux et aux mille défauts du terrains.

La créature rentrait chez elle, portant dans ses mains un petit agneau égorgé. Sa laine blanche était ensanglantée. Mais la viande serait succulente. Peut être la créature allumerait-elle un feu pour faire cuire l'agneau. Elle aimait les repas chauds, de temps en temps.

## Nous sommes des dieux

### -2-

Les humains s'acharnaient cette fois. L'aurore était encore loin et, pourtant, ils emplissaient la colline. Un hélicoptère survolait même le bois, portant de gros projecteurs déchirant chacun la nuit avec plus de sauvagerie qu'un soleil. La créature avait dû interrompre sa course plusieurs fois, se cacher dans une dépression du terrain, un fourré ou quelque gros rocher. Les humains n'aiment pas qu'on dévore leurs agneaux. Ils aiment encore moins qu'on prenne leurs filles.

La créature se redressa. Elle huma l'air bruyamment dans toutes les directions. La voie semblait libre. Il guetta avec attention l'apparition d'une patrouille portant de puissantes lampes torches. Non, rien.

Dans le lointain, une détonation déchira la nuit tandis que les chiens aboyaient. L'hélicoptère se dérouta un court instant pour se rapprocher de l'endroit.

La créature sourit. Un cerf ou un sanglier allait passer un sale quart d'heure.

Elle se pencha et ramassa la fille évanouie. Le corps inerte fut rejeté par dessus l'épaule aux poils rêches. Puis les pieds s'animèrent de nouveau, martelant le sol avec rythme. Ils passèrent plusieurs fois dans le lit de ruisseaux.

Les hurlements des chiens étaient loin. On entendit aussi les voix humaines désappointées dans la

## Nous sommes des dieux

lumière crue des projecteurs apportés par l'hélicoptère. Le sanglier ou le cerf avait été rattrapé. Les humains connaissaient désormais leur erreur. Ils allaient relancer leur quête. Il fallait faire vite.

La créature osa emprunter un de leurs sentiers. Il fallait se dépêcher. Ses pieds étaient autant secs que la terre qui n'avait pas reçu de pluie depuis longtemps. L'eau des ruisseaux coule sur la fourrure grasse qui sèche vite. Le risque était limité de laisser ici ou là une empreinte, sauf peut-être olfactive.

Les humains se perdaient dans les bois. Ils avaient besoin de repérer ici ou là des traces ou d'utiliser des signes laissés par leurs prédécesseurs. Le sentier comportait ainsi, sur tout sa longueur, des marques de peinture rouge et blanche. Un trait de chaque couleur. Si les deux traits étaient parallèles, c'était le chemin des hommes. Si les deux traits se croisaient, c'était le domaine de la créature qui débutait. La lumière de la lune et des étoiles permettait d'admirer le guidage.

La créature sourit à l'idée que, peut-être, les hommes qui avaient tracé ces traits les premiers s'étaient eux-mêmes perdus. Ils erraient encore, à la recherche d'une sortie, s'enfonçant toujours plus dans le domaine de la créature, guidant les leurs vers leur perte. Non, la créature savait qu'il n'en n'était rien.

Les hommes fuient les bois la nuit. On n'en rencontre presque jamais. Mais, cette fois là, les bois grouillaient d'humains.

## Nous sommes des dieux

La créature sentit le corps qu'elle portait s'animer. La jeune fille reprenait conscience. Les bras qui traînaient presque jusqu'au sol tentèrent de remonter jusqu'au bas du dos de la créature, pour éloigner le nez de la fille des odeurs corporelles nauséabondes. Elle voulut crier, par instinct, par réflexe. Elle n'en eut pas le temps.

Le corps gracile avait été ramené au sol. La créature le maintenait plaqué contre la terre avec son genou. La gueule était penchée sur le doux visage. La fille se protégeait avec ses mains mais ne pouvait pas s'empêcher d'écartier les doigts pour regarder la gueule sauvage à demi-ouverte, montrant des dents solides, des canines de carnivore prédateur. La fille haletait. Elle rassembla tout son courage pour réguler sa respiration. Elle s'apprêtait à crier après avoir rempli ses poumons de l'air frais des bois. D'un coup de genou, la créature déjoua le plan de sa victime.

« Taisez-vous » articula la gueule avec autorité.

## Nous sommes des dieux

-3-

La créature entra sans hésiter dans l'eau glacée d'un petit lac. Elle portait toujours sur son épaule la jeune fille dont les cheveux furent soudain mouillés. Elle se remit à haleter, à craindre la noyade.

Et puis la chemise de nuit fut soudain couverte de la même eau glacée. La fille ne put s'empêcher de crier. De pousser un petit hurlement strident de surprise et de douleur.

La créature avait franchi une cascade de montagne. Le petit lac se poursuivait derrière la chute d'eau, dans une large grotte creusée au fil des ans par l'érosion. Puis la créature quitta l'eau pour s'engager sur des rochers. Elle y déposa la fille, au bout de quelques mètres. Celle-ci grelottait dans sa chemise de nuit trempée de l'eau glacée de la montagne.

« Maintenant, vous marchez. Il faut se pencher pour passer dans le boyau. Je ne peux pas vous y porter. Mais je vous suis. Si vous n'avancez pas... »

La créature poussa la fille pour qu'elle se mette à quatre pattes dans la bonne direction. Puis une puissante main poilue s'abattit sur la fesse à la peau de pêche. Un petit cri. Et la fille comprit. Elle se mit presque à courir comme un bébé dans le sombre boyau. Elle sentait l'haleine fétide la suivant. Alors elle accélérait. Elle

## Nous sommes des dieux

voulait fuir cette menace. Et la créature peinait presque à suivre sa prisonnière.

Le boyau sombre était long d'une cinquantaine de mètres. Il débouchait dans une vaste grotte naturelle. Les rochers étaient glissants. L'endroit était humide. De l'eau coulait le long des parois ou bien produisait des « plocs » caractéristiques en quittant une stalactite pour une stalagmite. Il y avait des flaques, ici ou là.

La fille se releva. Elle regarda l'endroit en se plaquant contre une des parois rocheuses. Il y avait un trou dans le plafond. On voyait les étoiles.

Elle se serrait dans ses propres bras pour tenter de se réchauffer mais en vain. La créature la saisit par les épaules et l'obligea à avancer, la guidant dans l'obscurité, sans un mot, mais parfois avec un grognement sinistre quand la fille tentait d'envisager de rêver à une évasion.

La créature saisit un des frêles poignets pour briser dans l'œuf toute déraisonnable tentation puis passa la main derrière un gros rocher rond placé contre la paroi. On entendit un dé clic. Puis la créature tira le rocher. C'était une porte qui coulissa en silence sur ses gonds de métal.

Derrière, un tunnel. Comprenant qu'elle quittait pour de bon le domaine des hommes, la fille voulut résister. En vain. Elle fut précipitée dans l'ancre. La porte claqua peu après. La créature obligea l'humaine à poursuivre sa marche et alluma une torche trouvée

## Nous sommes des dieux

accrochée au mur avec un briquet à silex. Elle laissa le briquet mais emporta la torche.

Le couloir était cette fois parfaitement tracé et droit. Le sol était lisse ou, du moins, l'avait été. Il y eut un coude. La créature guida la fille dans le domaine souterrain, la poussant quand elle hésitait.

Au bout d'une centaine de mètres, ils arrivèrent dans une vaste salle souterraine. Pas de trou au plafond, cette fois.

La salle était vide à première vue. Elle constituait une sorte de coupole d'une trentaine de mètres de rayon. En divers endroits des couloirs quittaient la salle et s'enfonçaient dans la roche. La jeune fille fut soudain affolée. Elle regardait tous les couloirs et n'était plus capable de savoir lequel elle avait emprunté pour arriver en ce lieu sinistre et effrayant.

La créature l'avait amenée jusqu'au centre de la coupole. L'endroit était équipé d'une sorte d'autel en pierre long d'environ deux mètres et large d'un bon mètre. L'autel n'était pas vide. Une statue de terre glaise le couvrait. C'était une représentation de la créature, assez fidèle.

« C'est pour elle que vous êtes là » indiqua la créature en montrant la statue d'un signe de tête.

Elle tenait la fille par un poignet, l'empêchant de fuir. Les grands yeux observaient l'abominable spectacle de l'endroit. Ils avaient dépassé l'expression de l'horreur.

## Nous sommes des dieux

Rapidement, la créature alluma les quatre torches situées chacune à un coin de l'autel. La coupole fut alors éclairée en totalité. La première torche fut éteinte et posée sur le sol. De sa main libre, la créature saisit une sorte de grand couteau.

« Les miens sont tous morts. Je suis le dernier. Ma sœur est morte il y a deux saisons. Mon devoir est de faire naître une autre compagne. J'ai déjà trop tardé. »

La fille regarda la lame puis l'autel. Elle cria. Elle se débattit. Elle oublia d'avoir froid. Elle ne portait plus de chemise de nuit mouillée de l'eau glacée de la montagne. Ses cheveux étaient secs. Ou bien, s'il en était autrement, cela n'avait plus d'importance.

Une étreinte terrible obligea la fille à monter sur l'autel, à chevaucher la statue de glaise, à porter son doux visage adolescent contre la gueule de terre.

Et puis la lame trancha le cou. Le sang jaillit. Le jeune cœur cessa de battre alors qu'il avait bien peu servi. Le sang couvrit puis pénétra la statue.

« Ah » prononça la gueule de glaise, expirant pour la première fois.

**Nous sommes des dieux**

# **Nous sommes des dieux**

## **Le prophète récalcitrant**

**-1-**

« Que d'énergie dépensée pour rien alors même qu'ils crevaient de faim, tout de même » jugea Paul.

Il admirait malgré tout le travail des bâtisseurs, l'habileté des architectes et le talent des sculpteurs comme des vitriers. La cathédrale se dressait là depuis des siècles. Ancien centre de la Cité, elle n'était plus qu'un monument historique. La vie l'avait presque autant quittée que les pyramides d'Égypte. Il restait bien une messe dominicale et quelques grandes cérémonies de temps en temps, pas plus. Des dernières fiertés, des derniers soubresauts, d'ultimes efforts pour rester en vie. Plus personne ou presque ne se pressait au sein de ces murs, à part quelques vieillards. En dehors des nombreux touristes, bien entendu.

Les vacances s'achevaient. Paul était sur le chemin du retour. Il ne lui fallait plus tarder. Mais la cathédrale était pratiquement sur le chemin. L'éviter aurait été dommage. Paul remonta dans sa voiture et démarra.

## Nous sommes des dieux

### -2-

Hagard, Paul marchait dans la rue, les yeux exorbités, la bouche ouverte. Il zigzaguait comme un homme saoul ou, plutôt, comme un dément. Une automobile klaxonna. D'instinct, Paul remonta sur le trottoir sous les jurons du conducteur qui écrasa aussitôt l'accélérateur de son véhicule.

Paul s'accrocha à un poteau. Il allait tomber. Il regarda le poteau. Il fit remonter son regard vers le panneau à son sommet. « Dieu soit loué » gémit-il. Il secoua la tête comme pour chasser un mauvais rêve. « Non, Dieu n'existe pas. Dieu n'existe pas. Dieu n'existe pas. »

Laissant le panneau, quittant son refuge, il reprit sa marche sur les quelques mètres qu'il lui restait à parcourir. Puis il se présenta à l'accueil de l'hôpital psychiatrique.

Il appuya ses deux mains contre la vitre blindée. L'infirmière de garde le regarda. Il avait les yeux d'un dément, la bouche entrouverte laissant glisser un petit filet de bave.

Paul commença à frapper la vitre à plat main.

« Laissez-moi entrer. Vous devez me soigner. Je suis fou. Je suis fou. »

Il s'effondra alors au sol, épuisé. Prostré, il pleurait.

## Nous sommes des dieux

L'infirmière avait appuyé sur un petit bouton discret. Deux gardiens en blouses blanches s'étaient approchés. Leurs tenues légères ne pouvaient pas dissimuler leurs muscles proéminents. Ils saluèrent gentiment Paul.

« Emmenez-moi. Enfermez-moi. Je suis fou. Je suis fou. Je suis fou. »

Les gardiens s'entre-regardèrent. L'un interrogea son collègue d'un coup de menton. L'autre leva les épaules. Eh bien oui, l'évidence semblait s'imposer. Au moins, en étant conscient d'un problème, le malade pouvait-il espérer guérir rapidement. Une banale dépression peut-être.

Les gardiens aidèrent Paul à se relever. Ils le prirent chacun par un bras et se dirigèrent vers la porte.

Tout d'un coup, une petite foule joyeuse passa devant l'hôpital. Ses membres regardaient à droite et à gauche. Ils cherchaient quelque chose ou quelqu'un.

Presque tout le monde était passé. Tout d'un coup, l'un des derniers stoppa net. Il regarda vers l'accueil de l'hôpital. Puis il se mit à hurler à l'attention de ses camarades en montrant Paul qui franchissait la porte de l'hôpital, emmené par deux armoires de muscles.

« Il est là. Le voilà. Nous l'avons retrouvé. »

La foule s'arrêta. Chacun fut tétanisé quelques instants. Puis la foule se précipita vers l'accueil de l'hôpital. Les gardiens refermèrent précipitamment la

## Nous sommes des dieux

grille. Ils emmenèrent Paul, joyeux d'être pris en charge, le plus vite qu'ils purent vers l'intérieur, à l'abri des regards.

« C'est lui, je l'ai vu »

« Oui, moi aussi, c'est bien lui. »

Certains s'étaient mis à genoux devant la grille et tenaient les barreaux. D'autres hurlaient sur l'infirmière de garde, exigeant qu'elle ouvre la porte.

« Allez-vous en » suppliait l'infirmière.

Alerté par ce remue-ménage, un responsable en costume se plaça derrière la grille face à la foule. Il prit une voix de tribun qui sait se faire obéir.

« Eh bien quoi, que voulez-vous ? L'homme que vous pourchassez est à l'abri entre nos mains. A-t-il commis un crime ? »

« Non » hurla comme une seule voix la foule.

« Alors pourquoi le pourchassez-vous ? Pourquoi vouloir le tuer ? »

Un brouhaha incroyable fut la seule réponse que le responsable obtint tout d'abord. Chacun voulait parler. Chacun voulait dire. Personne ne pouvait se faire entendre.

Enfin, un gaillard squelettique hurla plus fort que tous les autres. « Taisez-vous, taisez-vous tous. Laissez moi lui expliquer. » Il bouscula la foule, se frayant un chemin jusqu'à la grille. Il en saisit les barreaux comme s'il essayait de les écarter à la seule force de ses bras.

## Nous sommes des dieux

« Je mendiais sur le marché. Il est arrivé. Il m'a regardé. Il m'a posé la main sur la tête. Puis il l'a retirée comme s'il avait eu peur ou s'était brûlé. C'est alors que j'ai compris. Je me suis levé. J'ai marché. Je me suis levé et j'ai marché pour la première fois depuis vingt ans. J'étais un paralytique. Je l'ai rencontré et je marche, je cours, je saute. »

Un autre homme s'approcha à son tour. Il portait une longue canne blanche dont il se servait pour écarter la foule sans ménagement.

« Moi, j'ai senti une main se poser brièvement sur ma tête alors que je tendais ma sébile. J'ai cligné des yeux. Et puis j'ai vu. J'ai vu le visage de cet homme que vous avez pris. Mes yeux voyaient pour la première fois depuis ma plus tendre enfance. J'ai encore du mal à décrire et à comprendre ce que je vois mais je vois. »

Et ainsi de suite. Toute la Cour des Miracles semblait s'être assemblée dans le hall de l'hôpital. Les paralytiques marchaient, les aveugles voyaient, les boiteux couraient, les possédés étaient libérés...

Et les témoins applaudissaient, heureux d'avoir vu.

## Nous sommes des dieux

-3-

On avait administré un calmant à Paul. Il dormait sur son lit. Il n'avait pas de drap ou de couverture en dehors de la housse du matelas. Il ne portait qu'une courte camisole et un bermuda blanc. Pourtant il n'avait pas froid. L'hôpital était bien chauffé.

Le médecin-chef se fit ouvrir la porte. Le gardien referma aussitôt le psychiatre entré dans la cellule. Il garda un œil sur le judas. On ignorait comment allait réagir ce nouveau patient. Il fallait prendre des précautions. La veille, plusieurs cars de policiers avaient été nécessaires pour embarquer tous ces dingues qui prétendaient avoir vu des miracles. Inutile d'en rajouter en prenant des risques avec cet individu.

Le médecin prit la chaise et la posa sans précaution à côté du lit. Le bruit réveilla Paul. Quand il ouvrit les yeux, il vit un homme entre deux âges assis calmement sur la chaise. L'homme le regardait en souriant amicalement.

« Bonjour, Paul » dit l'homme.

« Bonjour. Etes-vous médecin ? »

« Oui, je suis psychiatre. Je suis le médecin-chef de ce service. Vous étiez dans un état de grande excitation hier, Paul, quand vous avez demandé à être admis ici. Nous vous avons administré un calmant.

## Nous sommes des dieux

Dormir est souvent ce qu'il y a de mieux à faire. Vous sentez-vous mieux, Paul ? »

Paul se redressa. Il s'assit sur le lit pour faire face au médecin. Il utilisa alors ses mains pour tâter son corps.

« Oui, je crois que je vais bien. Ils ne m'ont pas rattrapé, n'est-ce pas ? Vous m'avez sauvé à temps ? »

« Vous parlez de cette foule agressive qui vous pourchassait ? »

« Oui. J'ai eu peur. J'ai fui. »

« Pourquoi la foule voulait-elle vous faire du mal, Paul ? »

« Me faire du mal... Non, je ne sais pas. En fait, je fuyais ma folie. Et la foule semblait vouloir l'attraper. Je crois qu'elle voulait l'attraper. »

« Attraper votre folie ? »

« Oui, c'est ça. »

« C'est étrange. »

« Je sais. Je suis fou. Il faut me soigner. Allez-vous me soigner, docteur ? »

« Eh bien, c'est ce que nous essayons de faire ici en tous cas. »

« C'est bien. »

Paul soupira, visiblement soulagé.

« Je vais vous laisser vous reposer, Paul. Nous allons vous garder ici quelques jours en observation puis nous aviserons de ce qu'il convient de faire. D'ici là,

## Nous sommes des dieux

nous allons continuer à vous donner quelques calmants, rien de bien méchant. Cela va juste vous faire dormir. »

« Dormir sera suffisant, vous croyez ? Ce serait juste un mauvais rêve ? »

« C'est possible. Cela arrive. Parfois les gens sont très fatigués et ce dont ils ont vraiment besoin, en fait, c'est de vacances. »

« Je revenais de vacances, docteur. Je m'étais bien reposé. Je retournais joyeux à mon travail que j'aime. Tout allait bien. Pourquoi est-ce que cela m'est arrivé, Docteur ? »

« Que croyez-vous qu'il vous est arrivé, Paul ? »

« J'ai vu Dieu. Il m'a juste demandé pourquoi je L'avais oublié. C'était une grande lumière. Ma voiture a fait une embardée mais j'ai pu reprendre le contrôle. Je me suis forcé à conduire jusqu'à chez moi. Sans m'arrêter. Et chez moi, la grande lumière est revenue. Elle m'a demandé pourquoi je L'avais oublié. Alors j'ai répondu qu'Elle n'existait pas. J'ai crû qu'Elle riait. Alors, je me suis levé, je me suis habillé et je suis sorti. Il était encore tôt. Et je me suis dirigé vers le marché, à côté de chez moi. C'est là que tout est arrivé, que je suis devenu réellement fou. »

Le médecin hocha la tête.

« Nous reparlerons de ça plus tard, Paul. Je vais maintenant vous laisser. Essayez de dormir. Je vais réfléchir à ce que vous m'avez dit. »

## Nous sommes des dieux

Paul se rallongea. Le médecin se leva en grimaçant. Il avait porté sa main au genou droit.

« Vous avez mal au genou, Docteur ? »

« Ce n'est rien, Paul, juste un accident de ski il y a quelques années. Je vais d'ailleurs me refaire opérer dans quelques semaines. Quelque chose ne s'est pas bien remis. »

Paul se redressa sur son lit. Il posa une main sur le genou du médecin avant de la retirer comme s'il s'était brûlé. Puis il se rallongea.

« Autant que vous en profitez pendant que je suis encore fou. »

Paul sourit et s'endormit.

Le médecin haussa les épaules puis il marcha vers la porte. Le gardien ouvrit, le laissa passer et referma derrière lui.

« Tiens, vous ne boitez plus, docteur ? » s'étonna le gardien.

Le médecin s'arrêta. Il plia sa jambe malade en se tenant au mur. Il la déplia. Il la replia. S'éloignant du mur, il s'accroupit puis se redressa.

« Eh bien, non, je ne boîte plus. »

Joyeux, il retourna dans son bureau, sautillant plus que marchant.

## Nous sommes des dieux

### -4-

Ces gens étaient bien gentils mais ils le fatiguait. Paul se sentit poussé par ses acolytes. Il marcha vers la lumière pour ne pas les contrer. Quand il arriva sur la scène immense dressée sur le parvis de la cathédrale, une foule considérable l'applaudit. Alors recommença le défilé des impotents. Comme à chaque fois. Un premier se présentait sur scène, Paul lui imposait les mains, le malade bondissait, criait sa joie, remerciait Dieu et quittait la scène pour laisser la place au suivant. Et cela durant des heures.

Depuis trois ans, c'était tous les jours pareil. Le cérémonial s'était amélioré. La douzaine de types qui l'accompagnait s'occupait de tous les détails. Ils vivaient tous ensemble dans cette sorte de grand camion transformé en camping-car pour famille très nombreuse. C'était le cadeau d'un fabricant de camping-cars dont la fille épileptique avait été guérie. On leur offrait du diesel. On leur offrait à manger et à boire. On leur offrait des concerts. Et lui guérissait des tas de gens.

Ce délire avait commencé quand le médecin-chef de l'hôpital psychiatrique avait refusé de le soigner. Il s'était retrouvé dehors, entouré d'une foule qui s'était mise à le suivre.

Les gens lui demandaient quel était le message à transmettre aux hommes. Lui ne faisait que répéter :

## Nous sommes des dieux

« Dieu m'a juste demandé pourquoi je L'avais oublié. Mais je ne crois pas en Lui. Je suis athée. »

Alors le camion roulait. Il était la marque de l'époque. Tout le monde avait son véhicule automobile. C'en était arrivé au point qu'il devenait de plus en plus compliqué de circuler, même pour se rendre au prochain endroit où des miracles s'accompliraient.

Sur l'autoroute, cette fois, il était possible d'aller un peu plus vite. Le conducteur appuya sur l'accélérateur. Sentant le véhicule tanguer, Paul se leva de sa couchette et se dirigea vers la cabine. Marie, assise sur le siège à côté du chauffeur, se retourna en l'entendant arriver. Elle lui sourit. Il lui répondit par un même sourire. Il l'aimait bien, depuis qu'il l'avait rencontrée sur la Place de la Madeleine à Paris. Elle attendait le client comme toutes les autres prostituées du quartier. Mais, quand elle le vit, elle dit qu'elle n'avait plus à attendre. Elle le suivait depuis ce jour.

Sur le côté de la route, en contrebas, des ouvriers avaient placé un fort treillis métallique. Ils s'apprêtaient à couler le béton d'un nouvel ouvrage d'art.

Mais un serpent se mit soudain à traverser la chaussée de l'autoroute. Le chauffeur du camion voulut l'éviter. Le camion dérapa.

Marie se pencha, les mains sur la tête, en criant. Derrière, c'était la panique. Certains étaient tombés de

## Nous sommes des dieux

leurs couchettes. Le camion continua de glisser. Il quitta l'autoroute. Un pneu éclata. Il n'y avait plus rien à faire.

Quand on retrouva le prophète, il était fixé à la paroi derrière Marie. Des piquets du treillis métallique s'étaient fixés dans ses mains, ses pieds et son flanc. Il souriait, mort. Tous les autres passagers du camion allaient bien. Tout au plus devaient-ils déplorer quelques bosses.

Paul vit une lumière qui l'appelait. Il la suivit.

« Alors, Paul, crois-tu en Moi, maintenant ? »

« Eh bien, Vous avez eu une drôle d'idée de faire de celui qui ne croyait pas un prophète. J'ai été ridicule, n'est-ce pas ? Ridicule comme un fou. Car je sais que Vous n'existez pas et que la Mort est la Fin de Tout. »

Un rire puissant et bonhomme lui répondit en premier lieu. Puis la Voix reprit.

« Je crois que c'est la meilleure idée que j'ai eu depuis bien longtemps. Tu n'as pas été ridicule. Tu as été parfait dans ton rôle et tu as bien transmis mon message. Maintenant, il est temps pour toi d'entrer dans un endroit qui n'existe pas. »

## **Nous sommes des dieux**

### **La tombe**

La dernière pierre venait d'être posée. On la glissait de force dans son emplacement. On entendait le mortier excédentaire tomber sous forme de grosses gouttes le long du mur. Il n'y avait plus de lumière, plus la moindre.

Il était impossible, désormais, d'admirer le sarcophage doré à l'or fin qui brillait, quelques heures plus tôt, de mille feux sous le soleil de la vallée. Il contenait d'autres sarcophages, empilés les uns dans les autres. Au centre de toutes ces protections demeurait un corps embaumé. Celui qui, seul, gardait de l'importance ici. L'être qui avait usé de ce corps continuait d'exister pour l'éternité. Il avait besoin pour l'aider dans son voyage des multiples objets disposés autour de lui. Il avait aussi besoin de ses collaborateurs les plus proches et de leur amour, de leur dévotion.

On entendit les ouvriers lisser le mortier, de l'autre côté de ce mur qui avait pris la place de la porte. Ils allaient ensuite reculer jusqu'à la deuxième porte, la murer également en la rendant la plus invisible possible. Puis, ils redescendraient jusqu'à l'accès principal en se fiant à leur mémoire qu'ils ne pouvaient pas effacer, la mémoire de ceux qui avaient construit le cœur du monument.

## Nous sommes des dieux

Alors, ils poseraient la première dalle du sas d'entrée. Ils la scelleraient. Puis, ils se retourneraient vers le soleil. Là, les archers les tueraient pour que meure avec eux la mémoire des lieux désormais interdits. Leurs corps seraient posés là où ils seraient tombés. D'autres ouvriers poseraient alors la dalle extérieure, ensevelissant dans leur œuvre les constructeurs du labyrinthe intérieur.

Ainsi, si des pilleurs venaient, tentés par les richesses contenues dans la tombe, ils seraient confrontés d'abord aux corps des ouvriers, puis à une dalle bien scellée. Puis viendrait un labyrinthe de couloirs au sein duquel, quelque part, des pierres comme les autres cachaient un couloir secret. Une fois cette première porte découverte, il leur faudrait encore recommencer le même exploit une seconde fois. Et, là, enfin, viendrait l'épreuve d'affronter l'Eternel, l'Immortel, le Fils.

Tandis que les ouvriers achevaient leur œuvre et leur route vers leur destin, les fidèles compagnons de l'Immortel restaient assis. Chacun gardait la place qui lui avait été attribuée, dans un fauteuil de pierre où il pourrait rejoindre le Fils sans que son corps ne tombe spontanément à terre. Chaque regard restait braqué en silence vers le sarcophage doré ou, du moins, l'endroit où se situait le sarcophage doré lorsque le dernier brin de lumière s'était retiré de l'endroit.

## Nous sommes des dieux

Le temps passa. Il devenait plus difficile de respirer pour les compagnons de route de l'Eternel. Les ouvriers étaient loin désormais, sans doute déjà morts.

Le silence fut rompu de quelques pleurs discrets. L'écho empêchait d'identifier l'auteur ou les auteurs du sacrilège.

Assis à sa place, à une extrémité de la rangée de fauteuils, le Grand Prêtre tentait de se remémorer sa carrière brillante. Il avait débuté dans le temple principal comme jeune novice. Puis, petit à petit, il avait gravi les échelons. Il connaissait depuis des années le prix à payer quand on atteint la dernière marche et que meurt un souverain. Cela ne l'avait pas arrêté.

Sa vie allait s'abrèger, du moins sa vie terrestre. Il aurait pu le regretter. Mais non, il ne regrettait rien, surtout pas son ambition ou son succès. S'il était resté en bas, dans le petit peuple, il ne serait pas ici, à côté d'un sarcophage, emmuré vivant. Mais il serait sans doute mort depuis des années, moins bien nourri, moins bien soigné, tué par des voleurs ou à la guerre. Non, aucun regret n'était de mise.

Ses mains se resserrèrent autour de l'amphore qu'il avait apportée avec lui. Il la cala bien entre ses cuisses. Puis, avec détermination, il s'attaqua au bouchon de cire encore fraîche. C'est lui-même qui avait rempli l'amphore et l'avait scellée quelques heures plus tôt. La cire s'effritait sous ses doigts. Elle était prévue

## Nous sommes des dieux

pour cela. Il fallait juste éviter que des morceaux ne tombent dans le liquide, ce qui empêcherait de boire aisément.

Les pleurs s'étaient arrêtés. Le bruit des doigts arrachant la cire de l'amphore intriguait tous les présents. Le Grand Prêtre acheva rapidement son œuvre. Puis il déclara à voix haute : « nous allons rejoindre notre Souverain. Une gorgée chacun puis vous passez aussitôt l'amphore à votre voisin. Le dernier voyage débutera alors très rapidement. »

Le Grand Prêtre porta l'amphore à sa bouche, absorba une gorgée du liquide amer, grimaça et passa le récipient à son voisin.

Le Vizir savait ce qu'il y avait dans l'amphore. Il connaissait tout ce qui se passait dans le royaume. Evidemment, il connaissait cela aussi. Il savait depuis longtemps qu'il aurait à accomplir ce rituel lorsque mourrait son souverain. Mais, malgré tout, il avait préféré ne pas se démettre quand l'Immortel était tombé si malade que les médecins avaient commencé à préparer le nécessaire d'embaumement.

Il restait le fidèle parmi les fidèles, le Premier Serviteur. Comment trahir en cet instant sublime ? Comment céder une place si durement acquise, même à un vieillard comme son oncle qui le lui avait proposé ? Il aurait pu rester au pouvoir, après cette petite interruption, pour servir le successeur. Celui-ci était

## Nous sommes des dieux

encore jeune et une mort naturelle aurait sans doute frappé le Vizir avant le nouveau Souverain.

Mais, non, il n'avait pas pu. Il n'avait consenti qu'à préparer son propre successeur. Il accompagnait ainsi son Souverain en tous lieux, même le Royaume Caché. C'était son devoir.

Il but une gorgée et donna l'amphore à son voisin.

Le général accueillit le lourd objet avec respect. Son devoir lui imposait cet ultime effort. Il ne pouvait pas se cacher qu'il aurait préféré mourir sur un champ de bataille, contribuant par son sacrifice à une victoire décisive de son souverain sur les barbares. D'un autre côté, il savait qu'un général ne meurt que rarement lors d'une victoire. La mort d'un général sur le terrain supposait le plus souvent une défaite.

Alors, non, il ne pouvait que se réjouir d'être là. Il avait offert de nombreuses victoires à son souverain. Il avait vécu pour cela. Et il devait mourir pour cette ultime victoire, celle contre la mort elle-même.

Combattre et vaincre la mort ne pouvait pas se faire avec une épée ou des flèches. On ne pouvait pas la vaincre sur les sables du désert où l'on ne pouvait que la recevoir. Pour la vaincre, il fallait aller sur son terrain. Le général devait mener ce dernier combat, comme toujours aux côtés et pour la gloire de son souverain.

## Nous sommes des dieux

Il but une gorgée et donna l'amphore à son voisin.

La reine reçut la lourde amphore avec un soupir. C'était lourd. Elle dut la ramener contre ses seins pour ne pas la laisser tomber. D'instinct, elle la sera contre elle, comme on sert un enfant, comme on sert un amant. Quelques larmes vinrent se mêler au poison.

Dans cette obscurité, nul ne pouvait plus admirer la beauté de la reine. Et, pourtant, elle avait séduit bien des hommes, sans jamais leur céder. Elle ne pouvait céder qu'à un seul. C'était la règle, sous peine de finir dans un bordel du port.

Non, son destin était au sommet. Bien plus qu'elle n'avait osé l'imaginer alors qu'elle n'était qu'adolescente. C'était le souverain lui-même qui était venu l'admirer. Il avait voulu voir par lui-même la beauté que l'on chantait dans tout le pays. Il avait vu. De ses propres yeux. Le soir même, il l'emmenait dans son palais.

Elle l'avait servi, lui donnant des héritiers, le soutenant comme nul autre sujet ne pouvait le faire. Elle était la seule à pouvoir l'entendre pleurer le soir, couché contre son sein, alors même qu'il devait prendre une décision difficile ou prononcer la mort d'un collaborateur, d'un ami, qui venait de le trahir ou de faiblir.

## Nous sommes des dieux

Elle lui avait toujours été fidèle. Elle l'avait toujours aimé, bien plus qu'un sujet dévoué, bien plus qu'une épouse, bien plus qu'aucun poète ne pourrait jamais le chanter. Elle l'aimerait jusque dans l'éternité.

Elle but une gorgée et donna l'amphore à son voisin.

La Première Domestique reçut le lourd objet de sa maîtresse avec le même respect qu'elle avait toujours pratiqué à son égard. Elle avait accompagné celle-ci dans chaque instant de sa vie de femme, veillant notamment au confort du couple royal lorsque le souverain venait la visiter. C'était notamment sa mission de veiller à enduire la reine des substances nécessaires pour faciliter l'accomplissement de son premier devoir. Puis elle assistait à tout, veillant notamment à recouvrir d'un drap ou de couvertures le couple lorsqu'il avait achevé son devoir.

La servante, parfois, rêvait, seule, sur sa couche, de prendre la place de la reine pour accueillir en elle le phallus royal. Elle chassait bien vite cette idée saugrenue. Elle s'en donnait le fouet lorsque cette idée ne parvenait pas à partir. Elle s'en purgeait avec des herbes. Mais, toujours, cette idée revenait.

Jusqu'ici. Jusqu'à l'instant suprême. Elle ne se jugea pas digne de bénéficier d'un traitement de faveur. Elle attendrait dans l'obscurité que son maître et sa maîtresse l'appellent.

## Nous sommes des dieux

Elle passa l'amphore à son voisin. Elle l'entendit boire. Elle entendit l'amphore passer ainsi de mains en mains après quelques bruits de gorge.

Certains grimaçaient, elle entendait alors un râle de dégoût. Le contenu de l'amphore ne devait pas être bon. Et puis, les uns après les autres expiraient. Le dernier, un serviteur du monarque, conserva l'amphore coincée entre ses cuisses, les mains serrées autour d'elle.

La servante attendait. Elle tentait de scruter dans l'obscurité le sarcophage. Elle tentait de deviner les reflets d'or. Et puis, au delà, elle tentait de percer du regard les couches de métal et de bois. Elle voulait revoir une dernière fois ce corps qui fut le compagnon de ses rêves durant tant d'années.

Alors qu'elle respirait de plus en plus difficilement, elle eut l'impression de sentir l'odeur forte de l'homme que l'Immortel restait. Elle ne put s'empêcher de rêver qu'elle le serrait dans ses bras.

# Nous sommes des dieux

## Le vampire

Depuis bien des siècles, il ne pouvait qu'admirer la Lune, déesse de la Nuit. Il ne se souvenait que vaguement de ce qu'était le jour, le domaine du Soleil. Son sommeil l'empêchait de revoir l'astre flamboyant mais aussi le protégeait des rayons mortels. S'il revoyait le Soleil, ce serait pour mourir.

Il se leva de sa couche, à l'abri du jour, au fond d'une caverne qu'il avait aménagée au fil des siècles, comme tant d'autres avant lui. Il était anxieux. C'était en effet un soir comme il y en avait une fois par an.

Son corps restait svelte et musclé, sa peau tendue et ses cheveux noirs comme la nuit, son royaume. Il fit ses ablutions quotidiennes, à l'eau froide. Il en avait l'habitude. Il avait toujours fait ainsi. Depuis quelques années, il usait de savon industriel mais chauffer l'eau lui avait toujours semblé inutile, même s'il savait que, désormais, tous n'usaient, dans la vallée, que d'eau chaude. Ah, le confort moderne. Les hommes s'amollissaient.

Il savait que certains avaient comploté, avaient voulu le tuer. Il y avait mis bon ordre en une seule nuit. Malgré tout, il prenait ses précautions. La tentation de l'éliminer revenait périodiquement.

## Nous sommes des dieux

Depuis que les familles d'ici ne faisaient plus trop d'enfants pour les nourrir, depuis que beaucoup étaient partis à la ville pour travailler loin d'une terre misérable, le besoin qu'il existe ne se ressentait plus de la même façon. Lors de la dernière guerre, les envahisseurs n'étaient pas restés longtemps. Quelques cadavres avaient suffi.

Après la première nuit, les envahisseurs avaient cru pouvoir intimider le destin en prenant des otages. Le deuxième soir, tous les gardes des otages évadés avaient été retrouvés morts. Leur protecteur avait agi. Pour affirmer sa suprématie, il s'était contenté d'écrire en lettres de sang un avertissement, dans la langue même des envahisseurs : « ceci est mon domaine, ces gens sont mon peuple. » Les envahisseurs s'étaient retranchés. Ils avaient des ordres concernant la vallée. D'autres cadavres avaient été découverts chaque matin, quelques soient les gardes, les serrures ou les murailles qu'on tentait de placer sur son chemin. Leur chef était pourtant toujours épargné même quand un soldat mourait dans la même pièce. Enfin, ils étaient partis. Personne ne sut jamais quel mensonge le chef de la troupe avait pu raconter à ses supérieurs pour justifier leur départ. Cela n'avait pas d'importance.

Ce soir n'était pas un soir comme les autres. Le maître des lieux n'allait pas sortir et descendre dans la vallée pour choisir quelques victimes. Depuis des

## Nous sommes des dieux

années, il veillait à ne pas trop demander à chacune. Chaque victime survivait et se remettait en quelques jours. Quelques jeunes femmes s'offraient à lui bien plus qu'il ne le désirait. C'était leur désir. Il les satisfaisait en général avant de se nourrir.

Il avait fini ses ablutions. Il se sécha et s'habilla. Sa servante ne comprenait pas comment il faisait. Il n'y avait, dans sa chambre, aucune lumière. Mais la lumière est inutile. Les gestes sont les mêmes, nuits après nuits. Les mains connaissent le corps, l'emplacement de chaque chose et ce qu'il y a à faire.

Il ouvrit la porte verrouillée. Sa servante vint le saluer. Il lui remit la cuvette d'eau sale qu'elle alla vider avant de lui donner une cuvette d'eau propre, pour le lendemain. Il s'en retourna poser le récipient à la place appropriée. Puis il prit ses affaires sales et fit avec sa servante l'échange, comme chaque soir. Quand tout fut en place, il referma soigneusement la porte avec tous les verrous.

Il était seul à rentrer dans sa chambre.

« Maître, vos gens sont là. »

Le protecteur de la vallée sourit à sa servante pour la remercier. Il se dirigea d'un air solennel vers l'extérieur, au bout d'un long corridor de roche. On entendait les champs traditionnels de la cérémonie.

## Nous sommes des dieux

Il ouvrit la porte de pierre qu'aucun mortel ne pouvait bouger.

Alors il fut face à eux. Le demi-cercle de porteurs de torches entourait l'autel taillé d'un seul bloc dans la roche, à une bonne dizaine de mètres. Le maître des lieux vint se placer derrière l'autel.

Les torches s'écartèrent pour laisser passer une femme. Elle regarda le maître. Celui-ci la connaissait. Il connaissait chaque humain de la vallée mais certains plus que d'autres. Cette femme l'avait déjà nourri de nombreuses fois. Elle s'était offerte à lui également bien souvent.

La femme se retourna une dernière fois. Elle embrassa son mari puis ses enfants. Le plus jeune était adolescent. Sans doute sentait-elle que plus personne n'avait besoin d'elle. Le mari tentait de ne pas pleurer. Les enfants, eux, ne pouvaient retenir leurs larmes.

Quand elle se mit à marcher vers l'autel, elle riva son regard dans les yeux de son maître. Peu d'humains y parvenaient. Et elle souriait.

Le maître de la vallée préférait cela. Il n'aimait pas quand le village forçait un homme ou une femme à se livrer de la sorte. Elle était volontaire. Quoiqu'il advint ensuite, elle savait qu'elle ne vivrait plus dans la vallée.

Elle vint s'allonger sur l'autel.

## Nous sommes des dieux

Le maître se retourna vers la servante, lui faisant comprendre d'un geste que tout le monde l'attendait. La servante tremblait. Quelques années plus tôt, elle avait été forcée de sortir du demi-cercle de torches. Deux hommes avaient même été contraints de la conduire jusqu'à l'autel.

Le maître avait eu pitié d'elle. On disait que c'était une bonne servante. Alors il avait fait son choix. Son serviteur précédent devenait âgé. Quelques jours plus tôt, celui-ci avait suggéré respectueusement qu'il fallait le remplacer. Sans doute avait-il fait en sorte que le village choisisse cette femme.

De fait, le choix n'avait pas été mauvais.

Ce soir encore la vieille servante avait peur. Mais elle obéit.

Les deux femmes étaient désormais allongées sur l'autel, l'une à côté de l'autre. Les deux cous étaient si semblables, si proches, si blancs, si offerts.

Le maître se pencha et mordit d'abord le cou de sa servante. Il but sans passion un sang qui n'était plus frais. Puis il se retira. La plaie se referma sous l'action de la salive coagulante.

Il vint ensuite mordre le cou de celle qui s'était offerte ce soir. Il connaissait bien ce sang, un nectar, un délice, qui bondissait joyeusement. Le maître eut du mal à se retirer.

## Nous sommes des dieux

Les deux femmes respiraient fortement. Les poitrines se soulevaient avec ampleur. La servante pleurait.

Il connaissait la femme qui s'était offerte ce soir. C'était une bonne épouse et une bonne mère. Elle tenait sa maison avec soin. Elle rayonnait de bonheur de s'être livrée au maître.

Celui-ci fit son choix. Il chercha du regard le mari et les enfants. Quand il les eut trouvés, il les salua d'une brève inclinaison de la tête. Même s'ils seraient tristes de perdre l'épouse et la mère, ils devaient être fiers de ce sacrifice.

Le maître de la vallée plongea de nouveau son visage vers l'autel. La vieille servante n'eut pas le temps de réagir. Son maître l'avait immobilisée de son bras puissant avant de la vider totalement de son sang.

Quand ce fut fait, il aida sa nouvelle servante à se lever. Elle jeta un dernier regard à sa famille. Qu'étaient les sentiments de celle-ci ? Etonnement, frayeur, tristesse, soulagement, désespoir ? Qui pouvait le savoir ?

« Rejoins ta nouvelle demeure » ordonna le maître avec douceur.

La femme s'inclina avec respect. Mais elle ne pouvait réprimer sa joie. Comme il avait été ordonné, elle rejoignit le sombre corridor. Une fois à l'intérieur,

## Nous sommes des dieux

elle se retourna pour regarder sous un nouveau jour le spectacle.

Les hommes de la vallée assemblaient déjà des fagots de petit bois. Bientôt, tout l'autel en fut couvert. Et le feu vint consumer le corps de l'ancienne servante.

Jamais, dans l'année qui suivit, le vampire ne regretta son choix. Sa nouvelle servante était bien sûr dévouée. Elle était également efficace sans qu'il fut besoin de lui expliquer cent fois les choses.

Elle connaissait parfaitement la vallée. Elle courait avec son maître par les bois, dans la nuit la plus profonde. Plus d'une fois ils s'étaient tenus par la main.

Enfin, elle fut invitée à rejoindre la couche de son maître. Elle dormait à ses côtés bien qu'elle ne fut que simple mortelle. Était-ce un sacrilège ?

Il lui expliqua son rôle, ses pouvoirs, sa force. Il le fit avec soin, bien plus que nécessaire. Elle comprenait, discutait avec lui les détails ou les implications.

Plus d'une fois, ils avaient passé une partie de la nuit assis l'un à côté de l'autre, sur un haut rocher, à admirer la Lune éclairant la vallée. Elle l'accompagnait quand il se nourrissait.

Petit à petit, il comprit que l'heure était venue.

## **Nous sommes des dieux**

Quand la cérémonie annuelle arriva, l'ancien maître laissa la place à celle qui était sa servante. Il lui fit boire son sang, allongée à ses côtés. Quand la métamorphose fut achevée, elle se nourrit du sang de celle qui avait été choisie et qui devint dès lors la nouvelle servante.

Les deux femmes, la mortelle et celle qui ne l'était plus, disparurent dans la demeure souterraine.

L'ancien maître resta allongé sur l'autel.

Il salua le soleil naissant.

Il sentit la chaleur de son amour l'envahir et le consumer tout entier.

Les villageois dispersèrent les cendres, comme la tradition l'exigeait.

## Nous sommes des dieux

### Le piège

Le Père Brendan était soucieux. Assis à son bureau, il lisait et relisait la lettre envoyée par son vieil ami, le Père Denis. Celui-ci se remettait doucement de ses émotions dans une maison de repos près de Rome, à des milliers de kilomètres de son poste. Il semblait clair qu'il ne reviendrait pas. Il avait trop souffert de son péché d'orgueil. Il avait voulu s'occuper seul de cette affaire et avait échoué. Son âme avait souffert, son corps avait souffert et sa motivation était morte. Il ne se sentait plus capable de reprendre sa mission. Rome lui trouverait sans doute une petite affectation tranquille en attendant que Dieu le rappelle à Lui.

Mais la mission devait être achevée. L'Eglise ne pouvait pas rester sur un échec. Brendan devait donc reprendre un flambeau qu'il aurait dû aider à porter. Il ne ferait pas la même erreur que son ami. Il n'accomplirait pas cette mission seul.

D'un autre côté, le Père Mathias était bien inexpérimenté. Le faire intervenir sur une telle mission alors qu'il venait à peine de rejoindre cette institution particulière pouvait mener à la catastrophe.

Brendan posa la lettre sur le bureau et se redressa. Il s'appuya suffisamment sur le dossier de son fauteuil de bois que celui-ci commença à basculer vers

## Nous sommes des dieux

l'arrière. Joignant ses mains autour de sa bouche et de son nez, les pouces sous la mâchoire, Brendan réfléchissait. Il soupesait les différentes possibilités.

Son regard se perdait dans les étagères couvrant les murs de la pièce et portant d'innombrables volumes aux lourdes couvertures de cuir frappées de caractères dorés. Une grande part des savoirs nécessaires au travail du Père Brendan était contenu dans ces livres. Certains étaient fort anciens. Quant à l'expérience et à la sagesse, elles nécessitaient autre chose que des livres.

La petite pièce n'était éclairée que par la faible lampe de bureau. Dehors, la nuit était tombée depuis longtemps. L'obscurité régnait donc dans la majeure partie de la pièce. La même obscurité semblait régner dans l'esprit de Brendan tant les hésitations ralentissaient une prise de décision.

Se levant soudain, il fit ce qu'il aurait dû commencer par faire. Il repoussa son fauteuil, inclina la tête, joignit les mains sur sa poitrine et pria.

Le lendemain, le Père Brendan somnolait dans la voiture conduite par le Père Mathias. Des centaines de kilomètres devaient être parcourus sur cette route droite qui traversait l'Etat. De part et d'autre, des forêts succédaient aux champs qui succédaient aux forêts. La voiture quitterait la route principale à quelques kilomètres de la destination.

## Nous sommes des dieux

Concentré sur la route, le Père Mathias conduisait en silence. Le seul bruit que l'on entendait était la radio, branchée sur un programme de musique classique et religieuse.

Plusieurs heures s'étaient écoulées quand, enfin, le Père Mathias osa réveiller son passager et maître.

« Père Brendan, nous allons bientôt arriver. Pouvez-vous me dire pourquoi cette mission est si particulière pour vous ? »

« Elle l'est parce que le Père Denis, mon vieil ami et très ancien collègue, l'un des meilleurs d'entre nous, a échoué. J'ai hésité à vous emmener avec moi devant votre inexpérience mais vous seul pouviez m'accompagner. L'échec nous est interdit. »

« Dieu est avec nous. Comment pourrions-nous échouer ? »

Brendan sourit. « Votre foi est naïve. Ce n'est pas si simple. Vous aurez bientôt l'occasion de vous en rendre compte. »

La voiture s'arrêta dans la cour de la ferme. Le père de famille vint accueillir ses prestigieux hôtes. Il n'osa pas les saluer autrement qu'en s'inclinant, le visage marqué par la douleur et la honte. Mais Brendan lui sourit en lui serrant la main avec chaleur. Il savait que ce brave homme était dépassé par les événements mais que le Père Denis lui devait sans doute la vie.

## Nous sommes des dieux

Très peu de mots furent échangés. Chacun savait ce qu'il avait à faire. L'homme montra le chemin. La chambre avait été installée dans une vieille grange. C'était le corps de bâtiment le plus éloigné de la maison de la famille. Des fagots de bois étaient accumulés sur tous les murs. Visiblement, l'échec du Père Denis avait poussé le père de famille à envisager de traiter l'affaire à sa façon.

Le Père Brendan retint l'homme par le bras. Il rentrerait seul avec son acolyte. L'homme hocha la tête. Il était soulagé, clairement.

Attachée dans son lit, la fillette devait avoir dix ans tout au plus. Elle était en sueur, agitée, bien que tout juste couverte d'une fine chemise de nuit de coton blanc. Aucune couverture et aucun drap. Partout, il y avait une odeur d'excréments et de sueurs.

Le regard dément de la fillette suivit les deux prêtres pendant leurs préparatifs. Revêtus de leurs vêtements sacerdotaux, ils entourèrent le lit et commencèrent à psalmodier les prières d'exorcisme.

La fille se mit à rire. La chemise de nuit se retroussa jusqu'aux aisselles, découvrant un pubis encore innocent et des seins pas encore formés.

« Prêtres, arrêtez vos bêtises et venez plutôt profiter de la vie » supplia une voix étrange. Elle était sortie de la gorge de la fillette mais sonnait plutôt comme masculine.

## Nous sommes des dieux

Les prêtres continuèrent leurs prières. Le lit se souleva à plus d'un mètre du sol et commença à tourner horizontalement. La seule réaction des deux prêtres fut de s'écarter pour laisser faire.

Le corps de la fillette était cependant agité de spasmes de plus en plus violents. Les hurlements avaient remplacé les suppliques obscènes.

Les prières continuaient. Le lit se posa au sol dans sa position d'origine, comme s'il n'avait jamais bougé.

Le Père Brendan profita du répit pour sortir de sa soutane une petite boîte dorée très ouvragée. Il en sortit une hostie consacrée et alla l'appliquer sur le front de la fillette. Une fumée acre se dégagea de la peau qui se consumait. Le corps s'agitait comme jamais. Les hurlements atteignaient un niveau extraordinaire. On devait entendre les cris à plusieurs kilomètres à la ronde.

Puis, soudain, ce fut le calme. La fillette perdit connaissance. Les spasmes comme les cris cessèrent. Le Père Brendan prit l'hostie et vint la placer dans la bouche de la fillette, en prenant garde de bien la coller sur la langue.

« Le démon est parti » constata le Père Mathias.

« C'est possible. Mais méfions-nous. Nous allons poursuivre quelques prières pour nous en assurer. »

Le Père Brendan sentit soudain comme si une main avait pénétré sa poitrine et lui comprimait le cœur.

## Nous sommes des dieux

Il connaissait cette sensation. Et, bien sûr, il n'avait pas pris avec lui ses pilules. Il s'effondra sur le sol.

Calmement, le Père Mathias vint s'agenouiller à côté de lui. Il posa les doigts sur la carotide et vérifia l'absence de pouls. Tout était accompli.

« Il aura donc malgré tout réussi à chasser un démon mineur » sourit le Père Mathias.

La bêtise des démons mineurs était remarquable. Et comme tous les êtres minables, ils étaient superstitieux. Quel effet réel pouvait avoir une tranche de pain azyme, quelques chants ? Rien, bien sûr. A la longue, les démons devenaient plus résistants. Ils obtenaient de l'expérience au fil des exorcismes. Et, un jour, les démons parvenaient même à prononcer les paroles d'une messe ou d'un exorcisme. Pour l'heure, l'essentiel était d'avoir réussi à éliminer deux gêneurs.

Mathias claqua des doigts. Les fagots situés autour de la grange prirent feu. Il retourna du pied le cadavre de Brendan et lui adressa un dernier salut avant de disparaître : « Bienvenue dans le Néant, Brendan. Je vais te dire un secret que tu ne révéleras plus : Dieu n'existe pas. »

## Nous sommes des dieux

### L'archange fou

L'épée trancha la tête sans être ralentie tant la force qui l'animait était grande. Son porteur poussa un cri de triomphe tandis que sa victime se vidait de son sang, déjà morte. L'humain n'avait eu aucune chance. Il était seul dans la lande glacée quand il avait rencontré ce qu'il cherchait. Il était le dernier de sa troupe. Les autres avaient été exterminés les uns après les autres.

Il aurait dû rebrousser chemin. Cette expédition était stupide. Il n'aurait pas dû même la tenter. Revenir vivant aurait constitué un miracle. Surtout en cas de succès. Et l'expédition avait découvert ceux qu'elle cherchait.

Le néphilim abattît sa lourde patte velue sur l'épée de son adversaire. Il s'en saisit par la lame sans précaution et il la jeta dans sa besace. Puis il prit la tête tranchée, tressa un lien avec les longs cheveux et l'accrocha à sa ceinture, à côté des cinq autres. De retour chez lui, le néphilim ferait comme d'habitude : chaque tête serait plantée sur un pic, sur son présentoir. La chair se décomposerait progressivement. Au bout de quelques mois, il ne resterait que l'os. Les mouches et les vers sont des nettoyeurs très efficaces. Quant à la puanteur repoussante pour des narines humaines, elle était appréciée des néphilims.

## Nous sommes des dieux

Le cadavre fut, lui, chargé sur le dos de la créature dès que le sang cessa de couler. Pour finir de le vider, le néphilim s'en était emparé par une cheville et l'avait soulevé. Quelques minutes avaient suffi. La chair, consacrée à son Père et Maître, serait désormais consommable. Un bon repas n'était pas de refus. C'était même la raison pour laquelle l'expédition n'avait pas été exterminée en un seul jour. La viande se conserve mieux quand elle marche.

Un spectateur du carnage entoura de son affection l'âme traumatisée, libérée dans des circonstances tragiques. L'humain regardait son corps coupée en deux, encore effrayé par la créature monstrueuse qui l'avait tué. Il fut surpris par la douce chaleur qui l'entoura soudain.

L'humain comprit alors combien il payait par sa douleur son péché d'orgueil. Vouloir trouver les néphilims réfugiés dans ces terres glacées avait été une folie. Il fut saisi de remords. Il avait causé non seulement sa propre mort mais aussi celle de ses compagnons. Mais les âmes de ses compagnons vinrent le reconforter à leur tour.

Pardonnaient-ils à leur meneur ? Le pardon restait un mot trop humain. Le nouveau mort fut accueilli par les anciens. En plein amour, en pleine communion.

## Nous sommes des dieux

L'archange s'éloigna, laissant les âmes rassemblées quitter pour de bon ce monde. Les guides s'occupèrent des humains : c'est leur travail. Ces anges du bas de la hiérarchie céleste faillirent être perturbés : ils rencontraient rarement un séraphin du Premier Cercle. L'archange leur sourit, pour autant que ce mot ait un sens chez des créatures sans visage de chair. Puis il les laissa s'occuper des humains : il avait à faire.

Le néphilim s'éloignait du lieu du carnage. Il courait dans la neige. Mais, au bout de quelques minutes, il s'arrêta soudain. Il ressentait une gêne. Quelqu'un ou quelque chose l'observait. Il le sentait.

Il brandit son épée en tenant le pommeau à deux mains. Il poussa un hurlement de rage et de défi. Il savait qu'il n'était pas seul mais ses yeux trop humains ne voyaient rien.

L'archange s'amusait de la détresse de la créature. Il restait encore assez de divinité dans le néphilim pour qu'il puisse ressentir des présences comme celle d'un ange. Mais pas assez pour voir réellement.

Le néphilim reprit sa course après avoir poussé plusieurs hurlements. Les loups eux-mêmes fuyaient la zone en entendant ce cri.

Le néphilim arriva enfin dans une caverne profonde et biscornue. C'est là qu'il vivait. Son épouse et son fils l'accueillirent avec joie. Ils voyaient la bonne

## Nous sommes des dieux

viande que leur père leur ramenait. De l'humain, c'est tendre et goûteux.

Après le repas, le néphilim laissa là sa famille. Il installa les têtes tranchées sur le présentoir. Puis il emporta son épée et s'éloigna de la grotte, commençant une patrouille en spirale autour de son logis. Il s'éloignait de plus en plus de sa femme et de son fils.

La présence était toujours là. Il le savait.

L'archange se décida alors à lui parler directement.

« C'est moi que tu cherches, Grün ? »

Les paroles n'avaient pas été prononcées. Aucun bruit n'avait perturbé la toundra. Mais le néphilim avait entendu son étrange visiteur s'adresser à lui.

Le néphilim entra dans une véritable panique. Il cessa d'avancer. Il brandit son épée de tous côtés avec un complet affolement. Enfin, il laissa échapper son arme et tomba à genoux, posant ses mains sur ses oreilles.

« Je suis là, Grün. Je suis là pour toi. »

« Qu'es-tu, chose infâme ? »

« Je suis un archange du Seigneur. Et toi, qui es-tu ? »

« Je suis Grün, un néphilim fils de la princesse Lilith et du Prince des Ténèbres. Par mon sang, je suis Serviteur des Ténèbres. Inutile de me tourmenter. »

## Nous sommes des dieux

« Je ne viens pas te tourmenter. Mais te convertir à la Vraie Foi. »

Le néphilim évacua son tourment dans un vaste éclat de rire.

« Oui, tu es un néphilim. Mais tu nourris et aime ta famille tout comme n'importe quelle autre créature de cette Terre. »

« Je massacre des humains, les fils de la lumière. »

« Les humains sont des pêcheurs, tout comme toi. Ils peuvent être pardonnés et aimés, tout comme toi. »

Une autre présence fut soudain aux côtés du néphilim. L'archange l'aperçut en même temps que ce dernier. Grün se prosterna sur le sol. Il avait reconnu son père et maître.

« Eh bien, Philomène, tu tourmentes mes fils encore une fois ? »

« Je te salue, Lucifer. »

« Ne m'appelle pas ainsi. Je suis Satan. Je suis Belzébuth. Je suis Méphistophélès. J'ai mille noms. Est-ce que cela ne suffit pas ? »

L'archange sourit au diable et confirma ses dires.

« Pour moi, tu seras toujours Lucifer, le Porteur de Lumière. Comme au Premier Jour. Celui que Dieu choisit pour porter la lumière et la séparer des ténèbres. »

## Nous sommes des dieux

« Ta nostalgie te perdra, Philomène. Et alors, mon ancien adjoint, tu me suivras enfin dans les ténèbres. Vieux fou. »

« Tu vois ? Tu m'appelles comme Gabriel et Michel. Eux aussi m'appellent le Fou. L'archange fou. Cela sonne bien. J'aime bien ce nom. »

« Parce que depuis mon départ, tu ne rêves que de me faire revenir. Gabriel prêche contre moi partout dans le monde. C'est son rôle. Les légions de Michel pourchassent mes démons dans tous les recoins de l'univers. C'est la règle. Mais toi... »

« Moi, je t'aime comme au premier jour. Car il n'est nulle obscurité où l'on ne peut amener de la lumière. »

Lucifer rit. Puis il se tourna vers son fils.

« Grün, prends cette épée. Retourne chez toi et offre moi en sacrifice ta femme et ton fils. »

Grün tressaillit. Mais il se saisit de son épée, se leva et s'en retourna chez lui.

Le roi des démons retint avec lui Philomène.

« Voilà mon obscurité à l'œuvre. Pleureras-tu le sort de cette femelle néphilim et de son enfant ? »

« Non. Je pleurerai le cœur meurtri de leur assassin. »

« Tu es impayable » s'esclaffa Satan.

« Tu suscites un tel amour chez tes sbires que ceux-ci sacrifient ce qu'ils ont de plus précieux pour ta

## Nous sommes des dieux

gloire et ton plaisir. Comment peux-tu être insensible ? »

« Tu confonds l'amour et la crainte respectueuse, la soumission la plus totale. »

« Décidément, je n'ai pas choisi un ouvrage facile. »

« Eh non, mon cher ancien adjoint. Il aurait été si simple que tu acceptes de me suivre dans les Tréfonds. Mais il a fallu que tu Lui restes fidèle. Tant pis pour toi. »

Philomène soupira. Il entendit les cris de l'enfant et de la femelle dont les têtes roulaient maintenant sur le sol. Le sang maudit salit des mains maudites.

« Allez, j'ai autre chose à faire. Tu salueras Gabriel et Michel ainsi que ton maître de ma part. »

« Je n'y manquerai pas, Lucifer. »

Philomène fut soudain seul. Il fut saisi par la tristesse de l'échec. Mais ce qui lui donnait sa force était toujours là. Sa tristesse l'avait juste empêché, un court instant, de Le ressentir. Il soupira et se remit à courir le monde pour ramener les démons dans la lumière.

**Nous sommes des dieux**

## **Nous sommes des dieux**

### **Nous sommes des dieux**

Enfin, la longue molécule s'enroula comme attendu. Les liaisons inter-atomiques furent soudain parfaites en regard des prévisions. Alors, après toutes ces années d'efforts, Albert Triode sourit comme jamais il n'avait souri.

Les molécules s'accouplèrent tandis que d'autres se consumaient pour libérer l'énergie chimique nécessaire. La cellule grossit puis commença sa division. Au bout de quelques instants, il y eut deux cellules. Puis la réaction se poursuivit.

Albert Triode jubilait en observant les évolutions de son agrégat expérimental grâce à un microscope optique particulièrement performant.

« La vie, désormais, n'a plus de secret pour nous » proclama le grand professeur à l'attention de tous les chercheurs présents.

Tous se tournèrent vers lui. Un premier applaudit. Puis un autre. Ce fut bientôt un tonnerre rugissant à travers tout l'immense laboratoire.

Il allait falloir fêter cela dignement. Albert Triode prit son téléphone et appela sa secrétaire pour qu'elle envoie aussitôt le communiqué de presse prévu en cas de succès. Il lui demanda aussi de faire livrer du Champagne et quelques petits fours.

## Nous sommes des dieux

Quand ce fut fait, il se dirigea, toujours rayonnant de joie et de fierté, vers son bureau. Il referma la porte derrière lui. Il s'assit sur son vieux fauteuil, celui qu'il avait refusé mille fois de changer. Il ouvrit un tiroir et se saisit de son carnet de notes personnelles. Il prit son stylo préféré et ajouta sur la première page vierge ses impressions du moment. Il fallait laisser une trace pour l'Histoire, la vraie, la grande, celle avec une majuscule. Le temps des articles scientifiques viendrait plus tard.

« Aujourd'hui, nous avons créé la vie. Celle-ci n'a plus de secret pour nous. Nous avons atteint un niveau sans précédent dont l'ambition humaine n'osait pas rêver. En quelque sorte, nous sommes devenus des dieux. »

Il n'y eut pas de bruit particulier. A peine le magnétisme des lourds anneaux électrisant l'air autour d'eux provoquait-il un léger sifflement continu. Aucun œil n'était assez perfectionné pour suivre durant les quelques nanosecondes de leur existence les protons et les électrons parcourant dans des sens opposés l'immense circuit de plusieurs kilomètres. La rencontre ne put être suivie par personne.

Alfred Zweisternen regarda donc ses écrans comme il le faisait chaque jour. Les ordinateurs affichèrent les résultats. Rien ne pouvait annoncer l'immense explosion qui s'empara de tout le laboratoire.

## Nous sommes des dieux

Une explosion de joie, bien entendu. Même l'irascible et lunatique professeur se surprit à embrasser une de ses assistantes.

Dans son carnet personnel, où il notait des impressions officieuses qui n'avaient pas leur place dans les articles destinés aux publications scientifiques, Alfred Zweisternen ajouta quelques lignes. Il les écrivit lentement, avec toute la solennité exigée par le moment.

« Désormais, nous savons que nos hypothèses sont exactes. La matière n'a plus de secret pour nous. Il n'existe plus rien qu'un éventuel dieu serait en mesure de nous dissimuler. Nous avons atteint son niveau de connaissance. Nous sommes nous-mêmes des dieux. »

Mathias appuya progressivement sur la pédale d'accélération jusqu'à atteindre le plancher. La voiture de sport qu'il avait volée quelques heures plus tôt rugit. L'accélération plaqua le jeune délinquant contre son fauteuil.

La main appuya sur le bouton de l'autoradio. La musique sauvage envahit de nouveau l'habitacle. Mathias sourit. Il voyait les autres véhicules se faire rattraper, dépasser et oublier dans le lointain. Sa voiture absorbait les kilomètres, tantôt sur une file, tantôt sur une autre.

Avec regret, il engagea une décélération. Mais la joie la plus absolue retrouva vite le chemin des limbes

## Nous sommes des dieux

intoxiquées de drogues. La voiture glissait exactement comme Mathias le voulait.

La voiture s'engagea sur la bretelle de sortie de l'autoroute. Sur le côté, une voiture de police était garée. Un des policiers était debout au milieu de son chemin, lui faisant signe de se ranger.

Mathias n'obéit pas. Mathias n'obéit jamais. Mathias n'a pas de maître.

Le cadavre fut expulsé par dessus le toit en à peine assez de temps pour que Mathias prenne conscience du fait. Le rugissement du moteur couvrit les détonations de l'arme de service du second policier. La vitre de l'arrière de la voiture était simplement trouée. Une balle s'était fichée dans le tableau de bord. Qu'importe, Mathias n'était pas le propriétaire. Qu'en avait-il à faire d'abîmer cette voiture ?

Il arriva devant chez Jodie. Il arrêta sa voiture sur le parking. Il ne prit pas la peine de retirer les clés de contact. Il sortit et claqua simplement la portière. Sans doute, dans quelques instants, un crétin volerait-il cette voiture compromise. Minable entre les minables, il serait alors arrêté quelques minutes plus tard par les policiers envoyés en chasse pour venger leur collègue. Mathias resterait au dessus de toute cette agitation indigne de lui.

Il gravit les escaliers puant l'urine. L'ascenseur était toujours en panne. Ceux qu'il croisa le laissèrent passer avec crainte. Ici, on connaissait Mathias. Et ceux

## Nous sommes des dieux

qui ne l'avaient pas reconnu ne pouvait ignorer la signification de la couleur de ses yeux. La drogue se révélait dans ce regard.

Quand il sonna, Jodie répondit en peignoir.

« Dégage, Mathias, t'es trop malsain. »

Et elle claqua la porte. Mathias avait aperçu une ombre au bout du couloir. Il entendit des chuchotements derrière la porte.

Il prit son revolver dans la poche de son blouson et tira assez de balles pour détruire la serrure de la porte. Jodie criait. Mathias se dirigea vers elle dans le couloir du sordide appartement puant la misère. Un type à poil avait pris une batte de baseball et s'interposait. Il s'apprêtait à défoncer la gueule de l'envahisseur. Mathias trouva cela inconvenant. Une balle fit exploser le crâne de l'obstacle.

Mathias entraîna Jodie dans la chambre. Il la jeta sur le lit et ouvrit le peignoir tout en baissant son pantalon et son caleçon. Il s'activa entre les reins de la femme. Il lui dit juste une seule chose.

« Adore-moi, chérie. Je suis ton dieu. »

**Nous sommes des dieux**

## Nous sommes des dieux

### Amour divin

Il était beau, voilà tout. C'est tout qu'elle se disait en le regardant. Mais elle ne se contentait pas de le regarder. Elle avait longtemps hésité mais elle ne pouvait plus s'empêcher, désormais, de caresser ses cheveux soyeux, de sentir l'odeur de sa peau, de goûter ses sucres les plus intimes et d'écouter jusqu'à ses doux babilles de jouissance.

Elle ne savait pas pourquoi il l'avait choisie. Elle, une femme parmi tant d'autres, banalement humaine. Aurait-elle pu lui refuser son corps, son esprit, son âme ? Comment cela aurait-il pu être possible ? Non. Indubitablement, non. Elle était tout à lui, elle lui appartenait, et cela depuis le jour inoubliable où il s'était penché vers elle.

Un jour, ou plutôt une nuit, alors qu'elle se lovait contre lui, elle avait osé. Elle avait redressé son visage et l'avait regardé. Elle était encore épuisée. Il lui avait fait l'amour jusqu'à ce que la jouissance devienne une torture. Alors, il s'était arrêté. Par pitié, par compassion, par amour peut-être. Il aurait pu continuer encore et encore. Rien n'aurait pu lui imposer de s'arrêter. Sauf la trop faible résistance de cette femme si humaine qu'elle en était fragile.

## Nous sommes des dieux

Elle s'était donc retournée vers lui et lui avait demandé. « Pourquoi moi ? ». Une question si banale, si attendue. Et pourtant, elle s'était aussitôt sentie si honteuse. Elle avait rougi et s'était recroquevillée. Des pleurs allaient venir, c'était certain.

Alors, avec simplicité, il avait souri. Il avait posé un doigt sous le menton de la femme. Il lui avait redressé le visage avec tant de douceur qu'elle en était émue. Leurs regards s'étaient vissés l'un dans l'autre. Et il avait répondu, avec simplicité et bonté. « Pourquoi pas ? Dans une fraction de l'éternité, je suis avec toi. Tu es comme une brise qui me rafraîchit par ta dévotion. Tu me plaît ainsi. Comme toutes celles que j'ai aimées et comme toutes celles que j'aimerai lorsque l'infime portion d'éternité qui t'a été accordée pour vivre viendra à épuisement. »

« Ne peux-tu pas me garder avec toi éternellement ? »

« Non. Même moi je dois respecter les décrets éternels. Tu as un temps qui t'es accordé. Ni plus, ni moins. »

Mais son sourire suffisait à guérir toutes les mélancolies.

Et puis l'homme qu'elle avait aimé jadis était revenu. Il avait vu. Il avait compris. Elle était certaine qu'il avait aussitôt compris. N'était-ce pas l'évidence même, l'évidence absolue ? Même pour elle qui ne

## Nous sommes des dieux

comprenait pas tout toujours, ce qui se passait relevait de l'évidence.

Mais l'homme était simplement fou de rage. Il avait pris une arme. Et il avait tenté de tuer son rival. Une fois, deux fois, trois fois.

Pas une goutte de sang, pas un frémissement.

L'homme était mort. La femme était certaine que l'homme était mort. Alors, elle s'était agenouillée. Elle l'avait pleuré. Elle l'aimait encore, son homme, son humain. Alors son nouveau compagnon s'était penché. Il avait soufflé sur l'homme. Et l'homme s'était secoué comme lorsqu'on se réveille d'un cauchemar. Il était parti, effrayé. Il n'était jamais revenu.

Peut-être était-ce mieux ainsi.

Les années passèrent. Son compagnon était toujours là.

Un jour, il se pencha vers elle et lui annonça simplement : « c'est fini ».

Alors, elle expira. Sa fraction d'éternité venait de s'achever.

**Nous sommes des dieux**

## **Nous sommes des dieux**

### **La revanche de l'univers**

Tout a commencé là-bas, sur une petite planète au milieu d'une des innombrables galaxies me composant. Elle orbitait en troisième position autour d'une étoile des plus normales. Pourquoi là-bas ? Qu'y avait-il de particulier sur cette planète si banale ?

J'aurais dû me méfier. Des molécules de plus en plus vastes qui se constituaient, des forces qui agissaient pour contrer mes Lois, des transformations chimiques anormales qui se succédaient et, surtout, la contagion. Cette chose se propageait.

Au début, je n'ai pas pris garde. Eh bien, quoi ? Devrais-je sans cesse surveiller ce qui arrive sur chacune des milliards de milliards de planètes existantes ? Il le faudrait. Je me suis promis de le faire désormais, qu'une telle catastrophe ne se reproduise pas.

Dois-je m'avouer que cela m'a même amusé quand je me suis rendu compte que quelque chose de pas ordinaire s'était produit ? C'était comme un chatouillement étrange. Des choses rampaient. Ces choses naissaient, bougeaient, enfantaient ou se divisaient, et mouraient. Elles retournaient alors à l'état qu'elles n'auraient jamais dû quitter.

Et puis, ces choses ont changé. En fait, elles n'arrêtaient pas de changer. Quelques millions d'années

## Nous sommes des dieux

seulement suffisaient pour qu'on ne reconnaisse rien d'elles. Chaque chose ne vivait pas plus de quelques années, parfois même quelques jours. Comment comprendre quelque chose qui ne durait que le temps de quelques rotations de la planète autour de son étoile, voire quelques rotations de la planète sur elle-même ? Qu'est-ce qui pouvait avoir la moindre importance et être aussi bref ? On ne se méfie jamais assez.

Il avait fallu, quoi, trois milliards d'années, pas plus, pour que mes ennuis débutent vraiment. Des choses vraiment étranges étaient apparues. Elles se déplaçaient, comme les autres. J'ai mis du temps à saisir la différence. Il a fallu que je comprenne que seule la moitié de leurs membres servaient au déplacement. Mais que faisaient-elles du reste ? Eh bien, elles me modifiaient !

Elles avaient créé des manières innombrables de transformer ma propre matière. Elles extrayaient des substances que j'avais dissimulées et mélangées. Elles se servaient de ces substances pour fabriquer des outils qui leur permettaient d'accroître leurs atteintes à mon intégrité.

Bon, d'accord, ces choses nouvelles furent aussi de bons alliées. Elles éliminèrent un grand nombre des leurs de leur propre volonté et leurs actes détruisirent de nombreuses choses qui grouillaient sur leur planète. J'ai

## Nous sommes des dieux

même crû un instant que ce qui devenait un véritable fléau allait, finalement, s'auto-éliminer.

Malheureusement, ces choses étaient contagieuses. Elles se répandaient. Elles ont couvert leur planète. Mais voilà que la contagion est allée au delà.

Les choses qui se déplaçaient sur seulement la moitié de leurs membres se posaient des questions. Pourquoi n'y aurait-il de la... de la... De la quoi déjà ? Ah, oui, de la vie ! Voilà : pourquoi n'y aurait-il de la vie que sur une seule planète ? Quelle horreur !

Ces choses ont voulu me contaminer en entier, en fait. Malgré leur existence limitée dans le temps, elles voulaient braver mes distances à une vitesse infime.

Elles ont commencé à atteindre des planétoïdes plus ou moins gros tout près de leur planète d'origine. Aucun ne leur a plu. Il manquait toujours quelque chose. Ouf. Mais je n'avais pas eu le temps de me réjouir qu'elles trouvaient finalement le moyen de s'installer sur la quatrième planète. Et puis de commencer à fabriquer un grand machin pour aller se répandre dans un autre système stellaire.

Il fallait y mettre bon ordre avant qu'il ne soit trop tard, que ces choses se répandent ailleurs.

Leur étoile a explosé sans qu'elles ne s'y attendent. Problème réglé.

**Nous sommes des dieux**

# Nous sommes des dieux

## Table des matières

<b>JE SUIS UN DIEU ET JE VEUX MOURIR.....</b>	<b>7</b>
-1-.....	7
-2-.....	10
-3-.....	14
-4-.....	17
-5-.....	22
<b>LE TEMPLE.....</b>	<b>25</b>
<b>CITÉ À COMPARAÎTRE.....</b>	<b>37</b>
<b>LA CÉRÉMONIE.....</b>	<b>43</b>
<b>SCINTILLE, MA PETITE ÉTOILE.....</b>	<b>51</b>
<b>CONTE DE NOËL.....</b>	<b>55</b>
<b>LA FIN DU MONDE EST REMISE.....</b>	<b>61</b>
<b>L'ÉVEIL.....</b>	<b>69</b>
<b>LA CRÉATURE.....</b>	<b>75</b>
-1-.....	75
-2-.....	77
-3-.....	80
<b>LE PROPHÈTE RÉCALCITRANT.....</b>	<b>85</b>
-1-.....	85
-2-.....	86
-3-.....	90
-4-.....	94
<b>LA TOMBE.....</b>	<b>97</b>
<b>LE VAMPIRE.....</b>	<b>105</b>

## **Nous sommes des dieux**

<b>LE PIÈGE.....</b>	<b>113</b>
<b>L'ARCHANGE FOU.....</b>	<b>119</b>
<b>NOUS SOMMES DES DIEUX.....</b>	<b>127</b>
<b>AMOUR DIVIN.....</b>	<b>133</b>
<b>LA REVANCHE DE L'UNIVERS.....</b>	<b>137</b>